

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser **XI**, 3.

LE GROUPEMENT DES
DIALECTES INDO-EUROPÉENS

PAR

HOLGER PEDERSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1925

A M. JOSEPH LOTH,
au grand connaisseur de toutes les choses celtiques,
je dédie ce petit travail dû à son initiative

Holger Pedersen.

1. On peut dire avec raison que le développement de la famille linguistique indo-européenne tend vers un aspect généalogique de moins en moins composé, grâce à la diffusion de jour en jour croissante d'un petit nombre de ses branches et à la marche rétrograde des autres branches. S'il est vraisemblable que le nombre des dialectes indo-européens modernes surpasse de beaucoup le nombre des dialectes d'une antiquité reculée, le fait reste qu'il s'agit principalement de différences dialectales d'origine tardive qu'on peut suivre historiquement, tandis que les différences d'origine préhistorique disparaissent.

Une comparaison du nombre des populations parlant les langues des différentes branches indo-européennes est tout à fait frappante. En effet il n'y a aujourd'hui que quatre branches vraiment grandes: l'italique (qui, après la disparition des langues du rameau osco-ombrien, comprend exclusivement les continuations de la langue latine), le germanique, le slave, l'indien. Ces quatre branches comptent environ 849 millions sur un total d'environ 887 millions pour toute la famille indo-européenne. Ajoutons que les langues iraniennes sont, au début de leur histoire, si peu différentes de l'ancienne langue de l'Inde qu'il est permis de considérer sans scrupule ces deux branches comme une seule branche bifurquée. Et les rapports de la branche slave avec la petite branche baltique sont sans doute d'une

nature semblable, bien que la parenté spéciale soit ici beaucoup moins transparente qu'entre l'indien et l'iranien. Si donc nous regardons l'indo-iranien et le slavo-baltique comme des unités, elles feront avec le germanique et les langues romanes un total de 873 millions, et il ne restera que 14 millions pour toutes les autres branches de notre famille linguistique.

Parmi les petites branches indo-européennes le cas du celtique est très instructif. Il y a eu une période, quelques siècles avant le Christ, où les Celtes étaient la nation la plus puissante de toute l'Europe, mais aujourd'hui la branche celtique, bien que comprenant plusieurs langues, est une des moins nombreuses et, à ce qu'il semble, des moins résistantes de toute la famille. Or si un jour les langues celtiques cessent d'être parlées, une des nuances les plus originales et historiquement intéressantes de l'indo-européen aura disparu. Enfin, des trois branches ne comprenant chacune qu'une seule langue (l'arménien, l'albanais, le grec), ce n'est guère que le grec dont l'existence ne soit menacée.

Les branches jusqu'ici énumérées, nous les qualifierons de branches vivantes, bien que beaucoup d'entre elles comprennent aussi des rameaux morts ou des dialectes morts sans continuation moderne directe. Mais il y a eu d'autres branches, dont nous possédons aujourd'hui des documents écrits, mais dont aucun écho contemporain n'atteint nos oreilles. Cependant ce n'est que récemment que nous avons obtenu des connaissances un peu détaillées de ces branches mortes.

Aussi c'est sur la base des branches vivantes qu'on a posé dès l'abord la question du groupement des dialectes indo-européens, la question de savoir si, au dedans de la

famille indo-européenne, il y a des rapports spéciaux et plus étroits, un degré de parenté plus proche entre des groupes partiels ou entre une branche et quelqu'une des autres branches.

2. On sait que la réponse à cette question a été d'abord qu'il faut répartir tout le domaine en deux moitiés: une moitié occidentale (le germanique, le celtique, l'italique, le grec) et une moitié orientale (le baltique, le slave, l'albanais, l'arménien, l'indo-iranien). Les langues de chacun de ces groupes concordent entr'eux et contrastent avec l'autre groupe dans le traitement des occlusives linguales postérieures (*k* etc.) de la langue-mère. C'est pourquoi, en utilisant comme formules le mot latin et le mot avestique signifiant 'cent', on est convenu d'employer pour ces deux groupes les dénominations de »groupe *kentum*« et »groupe *satəm*«. Il est hors de doute que cette division répond à une réalité dont l'importance pour la dialectologie indo-européenne n'est pas médiocre. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a d'autres lignes d'isoglosses qui croisent la grande ligne séparant le groupe *kentum* et le groupe *satəm*, sans qu'il soit toujours évident si elles sont chronologiquement antérieures ou postérieures à celle-ci. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il est peu vraisemblable que la formation des dialectes *kentum* et *satəm* ait amené une séparation définitive et complète des deux moitiés de notre famille linguistique.

3. Mais en outre on a, dans plusieurs cas, admis des rapports spéciaux entre deux branches: entre l'indien et l'iranien, entre le slave et le baltique, entre le celtique et l'italique. La parenté spéciale entre les deux branches »ariennes« (l'indien et l'iranien) est tellement évidente qu'il

faut croire que la séparation de ces deux branches est un fait assez tardif. Par contre, la théorie d'une parenté étroite entre le slave et le baltique a été récemment controversée. A tort, je crois. Il me semble que les rapports entre ces deux branches sont tout à fait comparables aux rapports indo-iraniens, et je ne trouve rien d'in vraisemblable à admettre que la séparation du slave d'avec le baltique ne date pas d'une période plus reculée que le schisme arien. Si la parenté slavo-baltique ne saute pas aux yeux avec une évidence irrésistible comme c'est le cas pour l'indo-iranien, c'est que la tradition slave (plus ancienne que celle du baltique) ne commence que 1500 ans après la tradition iranienne (plus tardive que celle de l'indien). Du reste je ne discuterai pas ici la question slavo-baltique, qui n'a qu'une importance assez secondaire pour la dialectologie indo-européenne dans son ensemble.

4. Il en est tout autrement pour la parenté du celtique avec l'italique. Nous sommes ici en présence d'un fait qui doit se référer à une période extrêmement reculée. Car il est établi que ces deux branches étaient déjà profondément différentes à une époque où c'est à peine si une différence quelconque se faisait sentir entre l'indien et l'iranien. Mais pour être lointaine, la parenté italo-celtique n'en est pas moins certaine¹. Elle se traduit dans une foule de détails, surtout du domaine du verbe. Il ne s'agit donc pas de prouver la parenté, mais seulement d'en déterminer les critères les plus clairs. Comme tels on a cité jusqu'ici la présence dans les deux branches de deux particularités morphologiques inconnues ailleurs : un passif et un dépo-

¹ On se dispense de discuter ici les théories mal fondées de Walde, *Über älteste sprachliche Beziehungen zwischen Kelten und Italikern*, Innsbruck 1917.

nent en *-r* et le génitif en *-ī*. Ainsi au latin *sequitur* 'il suit' correspond en v. irlandais *sechithir*, mais la forme grecque est *ἔπειτα*, et la forme sanskrite est *saçatē*; au verbe latin *loquor* 'je parle' répondent en irlandais les composés *atluchur* 'je prononce (un remerciement)' et *doluchur* 'je prie'. D'après le témoignage du grec et de l'indo-iranien on avait donc bien dans la langue-mère indo-européenne un verbe moyen, mais il n'avait pas une terminaison en *-r*. Et les méthodes tout à fait divergentes qu'on utilisait en grec et en indo-iranien pour exprimer le verbe passif, nous laissent entrevoir que la langue-mère indo-européenne ne possédait pas de passif. Mais l'italique et le celtique possèdent un passif en *-r*. En latin, il est vrai, le passif est identique pour la forme au déponent, et à la rigueur on pourrait ici supposer qu'il ne s'agissait que d'un fait secondaire, en ce sens qu'on aurait affecté secondairement le verbe moyen à l'expression du passif. Mais il suffit d'un seul coup d'œil sur le celtique pour se convaincre de l'impossibilité de cette manière de voir. Car en celtique le passif diffère du déponent, de sorte qu'on peut même former d'un déponent une forme passive: v. irl. *suidigidir* 'il pose', *suidigthir* 'il est posé'. Il faut ajouter que le passif celtique présente des irrégularités de forme et de syntaxe qui nous feront supposer nécessairement un développement très long et une origine très ancienne. En somme, la concordance de l'italique et du celtique entr'eux quant aux désinences en *-r*, et la divergence entre ces deux branches et les autres branches indo-européennes, est tout à fait remarquable. A cette particularité de la conjugaison s'ajoute une particularité de la déclinaison: le génitif des thèmes en *-o-* (des noms de la deuxième déclinaison latine) se termine en *-ī*. Le génitif de *equus* est *equī*

(et les anciennes inscriptions latines nous montrent que l' \bar{i} de la désinence n'est pas issu d'une diphthongue; on ne trouve pas ici la graphie $-ei$ si fréquente pour le nominatif du pluriel). En gaulois *Segomari* est le génitif de *Σεγομαρος*, et dans les inscriptions irlandaises les plus anciennes, les inscriptions ogamiques, on trouve une longue série de génitifs du type *maqi* 'du fils'. Or le témoignage de l'indo-iranien et du grec tend à prouver que le génitif de ces mots avait dans la langue-mère indo-européenne une forme tout à fait différente, savoir $*-o-sjo$. C'est de $*ekwo-sjo$ qu'est issu sanskr. *āsva-sya*, gr. *ἵπποιο* 'du cheval' (d'où, par un développement qui n'était régulier que dans l'article proclitique, $*ἵπποιο > ἵππον$). On peut ajouter que la terminaison arménienne (*išoy* 'de l'âne', de *ēš* 'âne') est identique à la terminaison grecque et indo-iranienne. Or le génitif en $-i$ de l'italique et du celtique est tout à fait incommensurable avec un prototype indo-européen en $*-o-sjo$. Les lois phonétiques de l'italique et du celtique ne nous permettent point de dériver cet $-i$ monophthongue d'autre chose que d'un $-i$ indo-européen. Cela équivaut à dire qu'il y a ici un contraste des plus prononcés entre les branches italique et celtique et les autres branches indo-européennes.

5. On ne peut nullement nier que les faits considérés jusqu'ici n'éveillent l'impression que les deux particularités morphologiques caractérisant l'italo-celtique sont des innovations. Si tel est le cas, elles auront en effet une valeur tout à fait probante comme critères de parenté. Mais on pourrait objecter qu'à la rigueur nous n'avons guère jusqu'ici constaté autre chose qu'un contraste entre l'italique et le celtique d'un côté et le grec et l'indo-iranien de

l'autre côté. Il faut donc encore demander quel est le témoignage des autres branches indo-européennes.

A vrai dire, il est très difficile de tirer aucun parti des branches intermédiaires entre les branches extrêmes vers l'orient et vers l'occident. Pour ce qui est du verbe, il ne faut pas oublier que l'arménien, l'albanais, le slave et le baltique ont perdu la distinction entre le verbe actif et le verbe moyen¹, et que le germanique n'en a conservé que quelques restes difficilement analysables en gotique. Impossible donc d'être affirmatif sur l'aspect que la conjugaison moyenne a pu avoir dans ces branches à une époque préhistorique, à une époque antérieure aux documents que nous possédons. Quant aux génitifs nous sommes presque aussi mal informés. En slave et en baltique le génitif des noms qui sont des thèmes en *-o-* a été remplacé par l'ablatif; en albanais il y a eu fusion du génitif et du datif, et la forme qui fonctionne aujourd'hui est historiquement plutôt un datif qu'un génitif². Ce n'est qu'en germanique que le génitif a été conservé, et ici il a une forme qui ressemble aux formes grecques et indo-iraniennes sans être identique avec elles.

6. Ceci étant ainsi, est-ce que nous avons le droit de nous fonder sur le grec et sur l'indo-iranien pour nos conclusions concernant l'état de choses en indo-européen? Il est vrai que ces deux branches ont conservé un aspect très archaïque, et que l'accord entre elles sera toujours un

¹ Sur les prétendues traces de la conjugaison moyenne en arménien v. plus bas, sous 32°.

² Si l'*i* de l'alb. *guri* 'de pierre' vient de *-ōi* (Romanischer Jahresbericht IX, 1 209), il n'est peut-être pas impossible d'en dériver de même l'*u* de *zogu* 'd'oiseau' sans recourir à l'influence analogique que j'ai admise KZ 36, 313. Alors le caractère accidentel de la ressemblance entre alb. *guri* et lat. *equi* serait évident.

critère des plus importants, quand il s'agit de se faire une idée correcte de la langue-mère. Néanmoins, ce n'est pas sans raison qu'on a commencé récemment à exiger avec une insistance de plus en plus énergique qu'en reconstruisant l'indo-européen on tienne compte bien plus largement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, des langues occidentales. Eh bien, n'est-il pas possible, en se conformant à ces nouveaux principes, d'admettre que le génitif en $-ī$ et le déponent en $-r$ ne constituent point des innovations, mais bien un ancien héritage perdu dans les branches orientales? La question est légitime, mais je crois que la réponse devra être négative. Si nous attribuions à la langue-mère le système italo-celtique de formes verbales en $-r$, il faudrait renoncer à la notion de l'unité de cette langue-mère, vu que le système grec et indo-iranien, qui est incompatible avec le système italo-celtique, ne peut être une innovation des langues orientales. La seule chose qu'on puisse admettre, c'est que ce système italo-celtique pourrait être l'épanouissement d'un germe hérité de la langue-mère. Et pour le génitif il en est vraisemblablement de même. On sait que l'éminent linguiste suisse Jakob Wackernagel, dans un article des *Mélanges Saussure* (Paris 1908), a identifié le génitif italo-celtique en $-ī$ à certaines formes sanskrites et védiques qui se combinent avec les verbes 'rendre' et 'être' et, sans être des génitifs, s'approchent de certains emplois du génitif latin. Ainsi du thème sanskrit en $-o-$ *vaśa-s* 'domination' on a la combinaison *vaśī-karōtī* 'il range sous sa domination'; ici la forme en $-ī$ fonctionne tout à fait de la même manière que le génitif latin dans la locution *dicionis suae facere*; et la même syntaxe nous rencontre dans de nombreuses locutions latines contenant un génitif en $-ī$ en combinaison avec *facere* ou *esse*. Il est

donc évident que la syntaxe n'oppose aucun obstacle sérieux au rapprochement de la forme sanskrite en $-ī$ avec le génitif italo-celtique en $-ī$. Mais ce rapprochement admis, on a le choix entre deux interprétations. Ou bien, on peut supposer que le type italo-celtique du génitif a été une fois le type régulier du génitif des thèmes nominaux en $-o$ en indo-iranien et dans toutes les autres branches indo-européennes; cet ancien type aurait été supplanté plus tard par une autre formation, qui n'appartenait dès l'origine qu'aux pronoms. La forme indo-européenne de la combinaison d'un pronom et d'un nom au génitif aurait été **to-sjo ekwī* 'de ce cheval-là'; plus tard le substantif aurait subi, dans la plupart des branches indo-européennes, l'influence du pronom, et le résultat aurait été **to-sjo ekwo-sjo*. Seulement dans les emplois adverbiaux avec 'rendre' et 'être' la forme ancienne aurait échappé en indo-iranien à cette influence, parce que les pronoms proprement dits (démonstratifs, relatifs, interrogatifs) n'entraient pas dans ces locutions. Ou bien, on peut adopter l'interprétation que les formes en $-ī$ n'existaient dans la langue-mère que dans les locutions adverbiales où elles se trouvent conservées en indo-iranien, mais qu'elles ont gagné du terrain en italo-celtique. S'il était légitime de dire **vīcīnum populū regnī [suī] facere* 'réduire un peuple voisin sous son empire', une extension graduelle de l'usage pouvait bien aboutir à des combinaisons du type **populus regnī meī* 'un peuple de mon empire', et alors on avait ouvert une route par laquelle la forme en $-ī$ pouvait faire son chemin jusque dans les emplois les plus éloignés du génitif. Il faut avouer qu'il est très difficile de choisir entre ces deux interprétations. On ne peut guère trancher la question par des arguments décisifs. Si pour ma part je

préfère la dernière interprétation, et si je repousse la première interprétation, je ne puis invoquer que cette considération que l'action réciproque entre les pronoms et les noms ne semble pas avoir eu pour effet, en règle générale, d'effacer les irrégularités de la déclinaison des thèmes nominaux en *-o-*, mais bien d'en introduire. J'ai l'impression que les irrégularités de cette déclinaison (par ex. la forme de l'ablatif du singulier) n'appartenaient dès l'origine qu'aux pronoms, d'où elles se sont glissées dans le paradigme nominal. C'est pour cette raison que j'objecte à l'idée que les thèmes nominaux en *-o-* auraient possédé dès l'origine une forme de génitif tout à fait irrégulière et tout à fait différente du génitif des autres déclinaisons nominales, et que la forme plus régulière et plus semblable aux formes des autres déclinaisons, c'est-à-d. la forme en *-sjo*, aurait été due à l'influence des pronoms. Je ne puis applaudir à l'idée que la forme pronominale eût été dès l'origine plus régulière que la forme nominale. C'est bien l'opposite que je trouve vraisemblable. Cette considération me conduit à la conclusion que le génitif en *-ī* de l'italo-celtique n'est pas tel quel un héritage de la langue-mère indo-européenne; l'héritage n'était qu'un germe dont le développement constitue une innovation.

7. Ainsi l'étude des faits des branches indo-européennes vivantes semble corroborer la théorie qui voit dans le génitif en *-ī* et la conjugaison en *-r* des innovations et par conséquent des critères tout à fait sûrs d'une parenté spéciale des branches qui les possèdent. Cependant ce résultat ne saurait être définitif sans une confrontation avec les documents conservés des branches mortes. Car, par un hasard étrange, toute une série de ces langues éteintes

semblent avoir partagé l'une ou l'autre des particularités que nous venons de discuter. Nous nous trouvons donc devant le dilemme ou bien d'admettre une parenté spéciale de toutes ces langues avec l'italo-celtique, ou bien, si une telle supposition est inacceptable, de nier la valeur de critère de ces particularités morphologiques et de les considérer, malgré l'apparence, comme un héritage indo-européen.

8. En premier lieu il faut mentionner les inscriptions lépontiennes qu'on a trouvées dans la partie de l'Italie septentrionale qui est située entre le lac de Côme et les régions à l'ouest de Lago Maggiore. Il semble aujourd'hui établi que la langue de ces inscriptions doit être regardée comme un dialecte ligure. Les inscriptions sont peu nombreuses et très maigres; mais on y constate avec une assez grande vraisemblance des génitifs en *-i* du type italo-celtique. Mais ce fait a peu d'importance. Il est vrai que les Ligures n'étaient pas des Celtes, et l'opinion (vraisemblable selon moi) qu'ils constituaient un rameau de la branche italique, ne peut guère être prouvée. Mais en tout cas leur langue semble avoir été étroitement apparentée à l'italique et au celtique. La seule conséquence de la considération des inscriptions lépontiennes sera donc qu'on admettra peut-être, au lieu de la bipartition, une tripartition du groupe linguistique auquel appartenait l'italique et le celtique.

Et l'aspect des choses ne changerait pas beaucoup, s'il fallait admettre les Vénètes comme un quatrième chaînon de la chaîne dont l'italique et le celtique resteraient les chaînons extrêmes. C'est ce qu'on pourrait conclure de l'article de M. Sommer, I F 42, 90—132, qui croit devoir

admettre que la langue vénète possédait un déponent en *-r* et des génitifs en *-i* appartenant à des thèmes en *-o-*. Du reste, avant de prononcer une opinion définitive sur cette question il faut reprendre tout le problème illyrien, vu que les Vénètes sont considérés dans l'antiquité comme des Illyriens.

9. Mais le court laps de temps qui s'est écoulé du vingtième siècle nous a apporté des matériaux tout à fait inattendus pour l'étude de la famille linguistique indo-européenne. On sait qu'on avait fait, dès les dernières dizaines du dix-neuvième siècle, en Asie Mineure et dans le Turkestan oriental, de riches trouvailles dont la portée linguistique n'a été éclairée qu'au vingtième siècle. Il s'est trouvé qu'il s'agit de découvertes sans pareil dans l'histoire des études indo-européennes (abstraction faite des inscriptions de Darius et de Xerxès).

10. Dans le Turkestan oriental une langue indo-européenne dont nous n'avions pas même soupçonné l'existence, et qui était morte depuis mille ans, s'est révélée à nous par un nombre si grand de fragments de textes qu'il sera possible un jour de se faire une idée assez complète de sa grammaire et de son vocabulaire. Qui plus est, cette langue, à laquelle on a donné le nom de tokharien, se présente à nous sous la forme de deux dialectes assez différents, dont la comparaison nous fournit les premières bases d'une étude historique. Il est vrai que l'utilisation de ces matériaux est encore aux commencements. Le beau volume de textes qu'ont publié en 1921 MM. Sieg et Siegling, ne sera aisément abordable aux linguistes qui ne sont pas des spécialistes en indologie, que le jour où aura paru le second volume, contenant la grammaire et le glossaire.

Néanmoins une série d'indications sur le dialecte A provenant directement ou indirectement de MM. Sieg et Siegling, et les excellents travaux de MM. Sylvain Lévi et Meillet sur le dialecte B nous permettent déjà une orientation provisoire. [M. Sylvain Lévi a prouvé que le dialecte B était la langue de Koutcha (Kuča), et il a cru pouvoir assigner au dialecte A comme domaine la région de Karašar. En m'appuyant sur ces indications j'ai employé, dans mon livre *Sprogvidenskaben* p. 177, édition suédoise p. 171, les dénominations de tokharien occidental (= B) et tokharien oriental (= A). Mais voilà que MM. Sieg et Siegling, *Tocharische Sprachreste* I, p. IV, proposent une tout autre terminologie, en réservant le nom de tokharien exclusivement au dialecte A et en prononçant sur le rapport des deux dialectes une opinion qu'on acceptera quand ils nous en auront donné les preuves; mais provisoirement je m'en tiendrai à la terminologie une fois choisie, d'autant plus que les faits allégués jusqu'ici par MM. Sieg et Siegling semblent plutôt corroborer la manière de voir de M. Sylvain Lévi].

Or il est tout à fait sûr que la langue tokharienne possédait un système de formes déponentes et passives en *-r*, très semblable au système italice et celtique: B *jāmrə* 'il fait', *jamantrə* 'ils font', *kljaušantrə* 'sont entendus'.¹

¹ La voyelle tokharienne *a*, qui est tantôt syllabique, tantôt non-syllabique, est désignée dans l'écriture originale par des procédés divers: ou bien, dans l'esprit de l'écriture sanskrite, par deux points diacritiques (·) placés sur le signe comportant la voyelle *a*, ou bien, avec une récidive dans les systèmes d'écriture non-alphabétiques, par un signe syllabique spécial. [C'est une récidive de la même sorte que celle qu'on observe dans les inscriptions v. turques de l'Orkhon etc., où les syllabes *ta* et *tā*, *ba* et *bā* etc. sont désignées, contre le génie de l'alphabet sémitique, par des signes différents]. Les signes spéciaux du tokharien sont tantôt des signes nouveaux, inconnus en sanskrit, tantôt des signes

II. Il est évident que la présence même de ces formes pose un grave problème. Si la conjugaison passive et moyenne en *-r* est en effet, comme nous l'avons admis jusqu'ici, une innovation, il s'ensuivra que toutes les langues qui possèdent cette conjugaison, sont liées par une parenté

sanskrits bien connus qu'on a employés arbitrairement en ce sens (*dha*, *l*, *r*). Cette voyelle, je la transcris uniformément par *a*, si elle est syllabique, et par *ṛ*, si elle est non-syllabique (c'est-à-d., en ligature avec le signe suivant). On ne trouvera donc pas, dans ma transcription, les graphies *ā*, *wā* etc., *r*, *dh*, *k*, *n*, *kā*, *nā* etc., graphies qui ont déjà causé tant de malentendus (on se souvient d'une série d'hypothèses qui ont déjà été émises sur la prétendue nuance consonantique exprimée par les signes *k*, *n* etc., et on se souvient des erreurs dues au fait qu'on considérait à tort la voyelle des syllabes *kā*, *nā* comme un *a*; en transcrivant *kā*, *nā* on évite tous ces malentendus). La transcription par *a*, *ṛ* suffit tout à fait pour tous les buts linguistiques; ce n'est que dans l'édition des textes qu'il sera nécessaire d'indiquer si une syllabe contenant *a* est écrit dans l'original par le signe spécial ou par les points diacritiques (ou par le signe spécial avec les points diacritiques). C'est ce qui est en effet indiqué très clairement par les transcriptions employées jusqu'ici: *śā* et *śṛ*, *dha* (ou *tā*), *tā*, *dhā* (ou *tā*). Mais nous disposons de tant d'expédients typographiques qu'il sera possible de faire cette indication sans fausser si intolérablement l'aspect phonétique des mots. Du reste ce n'est pas mon affaire de donner des conseils aux éditeurs de textes. S'ils préfèrent les graphies *śā* et *śṛ* etc. aux autres expédients imaginables (*śā* et *śṛ*; *tā*, *tṛ* et *tṛ* ou quelque chose de semblable), il n'en sera pas moins le devoir des linguistes d'éviter des transcriptions qui prêtent à tant de conceptions fausses. — La raison principale qui a induit quelques linguistes à voir dans les signes syllabiques spéciaux autre chose qu'une indication de la voyelle *a*, est, je crois, la circonstance qu'ils ne comprenaient pas la fonction non-syllabique qu'a si souvent cette voyelle (mais d'autres voyelles se comportent de même; *u* est non-syllabique dans tokhar. A *kule* 'femme' etc.). En outre *ṛ* est souvent un produit d'anaptyxe (*svarabhakti*) et par conséquent sans valeur étymologique. Le trait le plus déconcertant c'est qu'un *ṛ* anaptyctique se développe quelquefois dans un groupe de consonnes, si ce groupe est suivi de la voyelle *a*, tandis que le même groupe demeure sans anaptyxe devant les autres voyelles: *pañākṛtānīe* 'de Bouddha' (Journal asiatique, janv.-févr. 1912, p. 105), mais *pañākte* 'Bouddha'; *paḥṛṣṭar* 'est mûrie' (MSL XVIII 12), mais *paḥṣalle* (Journ. as., juillet-août 1911, p. 126); *weṣṣṛ* 'il dit', *weṣṣṛalle* 'à dire', mais *weṣṣēnīca* 'disant' (-ṣṣ- de -sk-, cf. *weskau* 'je dis') etc. Cependant cette particularité, ainsi

spéciale. Mais est-il vraisemblable que les langues les plus occidentales soient liées par des liens étroits précisément à la langue la plus orientale de toute la famille indo-européenne? Sans doute une telle parenté spéciale entre les branches extrêmes vers l'ouest et vers l'est est surprenante, et l'on pourra bien se demander s'il n'est pas plus vraisemblable d'admettre malgré tout que la conjugaison en *-r* ait appartenu dès l'origine à toute la famille indo-européenne, et qu'elle ait été conservée en tokharien et en italo-celtique à cause de la circonstance que ces branches sont des branches périphériques et n'ont pas, pour cette raison, participé à un mouvement qui, au centre de la grande famille indo-européenne, détruisait la conjugaison en *-r*. Un tel contraste entre les parties périphériques et les parties centrales d'un groupe linguistique n'aurait en effet rien de surprenant. Et j'admettrai volontiers que le tokharien montre souvent ce caractère périphérique qui est la condition de la conservation de beaucoup de traits qui au centre ont été abolis par un courant de civilisation ou de mode. Ainsi, si parmi les racines verbales inattendues du tokharien il y en a qui ne sont surprenantes qu'à cause d'un développement spécial, il y en a aussi qui représentent des archaïsmes tombés en désuétude ailleurs. Je citerai la racine *ai-* 'donner', infinitif *ai-tsi*. Ce mot est de ceux qui donnent au tokharien un aspect étrange, insolite, différent de toutes les autres langues indo-européennes. Mais je conçois, n'est pas inexplicable du point de vue phonétique; il s'agit d'un relâchement d'un groupe de consonnes devant une voyelle faible. Au contraire, les théories qui cherchent dans les signes syllabiques spéciaux l'indication de quelque nuance consonantique (des consonnes implosives, ou des consonnes mouillées) se heurtent à des difficultés phonétiques insurmontables. — Me trouvant ainsi dans la nécessité de dévier des graphies courantes j'ai cru devoir en outre remplacer *y* et *ṃ* par *j* et le signe de nasalisation.

ne crois pas qu'il faille chercher à le rapprocher du fonds bien connu du vocabulaire indo-européen en admettant qu'il aurait subi quelque développement sémantique extraordinaire ou quelque changement phonétique qui l'aurait rendu non-reconnaissable. Je crois que c'est là tout simplement un mot ancien qui a conservé son sens et sa forme en tokharien, tandis que dans toutes les autres branches il est sorti d'usage. Seulement il a laissé en grec et en italique quelques dérivés. En effet, osque *acteis*, génitif d'un thème en *-ti-* avec la signification de 'partie, portion', et gr. *αἶσα* 'lot, destinée' semblent se référer à cette racine avec un développement sémantique analogue à celui qu'on voit dans lat. *pars*, *portiō* et gr. *ἡ πεπωρωμένη* de *ἔπορον* 'je donnai'. Si cette explication est correcte, il s'ensuit que l'impression de quelque chose d'insolite qu'éveille le mot tokharien, n'est point la conséquence d'une innovation quelconque de cette langue, ni un témoignage d'une influence étrangère; c'est tout simplement le tokharien qui est conservateur et suranné, tandis que toutes les autres branches ont innové.

12. Mais à côté de cette qualité de branche périphérique, le tokharien en a une autre: celle d'être en effet étroitement apparentée à l'italique et au celtique. Je ne nie nullement qu'on ne puisse trouver dans cette remarquable langue des concordances spéciales avec beaucoup d'autres branches. Aux exemples déjà relevés on pourrait en ajouter d'autres. Ainsi personne n'a jusqu'ici, que je sache, noté l'étymologie du mot tokharien *jselme* 'amour, désir', d'où est dérivé l'adjectif *iselme-čči* (plur.) 'du désir'. Or, *s* étant le représentant régulier d'une occlusive vélaire (*k, g, gh*) devant une voyelle palatale, il est évident que *jselme* doit être rappro-

ché du gr. $\xi\theta\epsilon\lambda\omega$ 'je veux', $\xi\theta\epsilon\lambda\eta\mu\acute{o}\varsigma$ 'désirant' (- θ - de - g^u h-). On retrouve le même mot en slave (*želati* 'désirer') et peut-être en arménien (*get-3* 'désir'). Mais la ressemblance la plus grande s'observe ici entre le tokharien et le grec, l'*i-* ou *j-* tokharien correspondant, à ce qu'il semble, à la première syllabe (ξ -) du mot grec.¹ Cependant, quelque nombreuses et quelque intéressantes que soient les concordances de cette sorte, elles ne sont, après tout, qu'une conséquence naturelle du caractère périphérique du tokharien. Il s'agit de traits anciens conservés par quelque hasard en tokharien et dans une autre branche. Au contraire, les concordances spéciales entre le tokharien et l'italo-celtique me semblent être d'une telle fréquence et d'une telle nature qu'elles ne peuvent être interprétées comme accidentelles.

13. Je rappellerai tout d'abord les remarques qu'ont faites M. Meillet et M. Sylvain Lévi, MSL XIX 160, sur les verbes tokhariens *šam-* 'être assis', *ljam-* 'être couché', *stam-* 'être debout'. Il est tout à fait évident que l'*m* est ici un élargissement. *stam-* appartient évidemment à la racine **stā-* bien connue, et MM. Meillet et Sylvain Lévi ont déjà signalé que la même racine se trouve sans élargissement dans la forme tokharienne *stāre* 'restèrent'. Les deux savants français ont souligné de même qu'à côté de *šam-* on trouve aussi la racine non élargie, quelle qu'en soit l'étymologie. On peut ajouter que le même élargissement se trouve aussi dans *šam-tsi* 'vivre' (dont on trouve

¹ Si M. Meillet a raison d'identifier *jšāмна* à *šāмна* 'hommes' (MSL XVII 285), on pourrait à la rigueur expliquer *jšelme* de la même manière. Mais c'est peu vraisemblable; et il n'est pas non plus vraisemblable de chercher dans *jšelme* la préposition *j-* dont parle M. Hermann KZ L 313 pour le dialecte A (elle se trouve en tokharien B dans *jparwe* 'd'abord').

un exemple MSL XVIII 4 l. 9 d'en bas) à côté de *śajema* 'nous vivons', cf. v. sl. *žī-ti* 'vivre', gr. ζῆν etc. (i.-eur. **g^ui-*). La voyelle *a* de tous ces verbes semble représenter un i.-eur. *e* (ainsi s'explique le *š* de *šam-* 'être assis'); *śam-tsi* 'vivre' serait donc un i.-eur. **g^uj-em-*, qu'on peut identifier avec la racine du lit. *gem-ù*, inf. *giṁ-ti* 'entrer en vie, naître', letton *dzīmt*, v. pr. *gemmans* 'né' etc. (à condition d'admettre dans lit. *gaminti* 'procréer' une transformation analogique, *j* ne tombant pas phonétiquement devant *a*; je note en passant, sans y attacher aucune importance, la coïncidence sémantique entre *gaminti*, *gaminti-s* 'acquérir, gagner' et *i-gyti*, russe *na-žit'* 'acquérir, gagner'). Si cette interprétation du mot lituanien est correcte, il s'ensuit que l'élargissement par *-em-* est un héritage indo-européen, et c'est sans doute avec raison que MM. Meillet et Sylvain Lévi ont rappelé le parallélisme des deux racines indo-européennes signifiant 'aller, venir': **g^uem-* dans sanskr. *a-gamat* 'il alla, il vint' et **g^uā-* dans sanskr. *a-gāt* (même sens). Cf. aussi lat. *dormī-re*, v. sl. *drēma-ti* 'dormir' en face de sanskr. *drā-ti* 'il dort'. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'à côté du tokharien le latin est la seule langue qui ait encore conservé en usage vivant cet ancien principe d'élargissement, comme nous devons le conclure du verbe *premō* 'je serre, je presse', parf. *pressī*, cf. la racine slave **per-* (russe *peré-t'* 'presser').

14. On sait que le nom de nombre 'deux' commence en indo-européen par **dw-* ou **duw-* (gr. *δύο*) et que seulement dans le composé 'vingt' nous trouvons un autre thème commençant par i.-e. *w-* (gr. *ἑξάτι*). Néanmoins le celtique nous révèle une trace d'un emploi plus étendu de ce dernier thème. M. Jullian et M. Dottin (*Revue des études*

anciennes IX 172 et ss.) ont très ingénieusement attribué au premier élément du nom v. celtique *Vocorii* le sens de 'deux' en comparant les noms parallèles *Tricorii*, *Petrucorii*. Les autres branches vivantes ne présentant rien d'analogue, il semble significatif qu'en tokharien le nom de nombre 'deux' a la forme *wī* (A *we*). Cependant je donne ce rapprochement sous une certaine réserve; nous connaissons encore si peu les lois phonétiques du tokharien qu'il nous serait très difficile de réfuter l'opinion selon laquelle ces formes tokhariennes représenteraient tout simplement le thème indo-européen **dwo-*, **dwi-*; si la chute de *d-* dans le groupe *dw-* n'est pas attestée pour le tokharien, nous ne pouvons pourtant pas en montrer l'impossibilité.

15. Dans les cas jusqu'ici mentionnés de concordance entre le tokharien et l'italo-celtique il s'agit d'anciens traits qui ont été conservés d'un côté et d'autre. Il y a d'autres cas de concordance où il s'agit plutôt d'innovations. Mais pour bien comprendre ces cas il importe d'étudier les lois de la fin de mot en tokharien. Je crois que cette étude est en effet possible, et la comparaison des deux dialectes tokhariens est appelée à y jouer un grand rôle.

Il y a en tokharien occidental deux désinences *-e* tout à fait différentes. La différence ressort du dialecte oriental, qui répond à l'*e* du dialecte B ou par *-e* ou par *-ə*¹. Quant à la désinence qui a la forme *e* dans les deux dialectes, on la trouve dans une série de noms abstraits: B *kselne* 'nirvana', A *ksalune*. L'analyse étymologique de ce mot devient évident, si l'on compare p. ex. A *solune* 'vie',

¹ L'*ə* final est, dans les deux dialectes, sujet à tomber au milieu de la phrase. Mais il ne s'ensuit pas qu'il faille regarder la forme sans *ə* comme la vraie forme des mots. En vérité, il n'y a guère de mot tokharien qui se termine proprement parlant par une consonne.

dérivé de *śolā* 'vie', qui de son côté est un dérivé du verbe 'vivre' (i.-eur. **g^ut-*, cf. ci-dessus 13°). Il est donc acquis que ces formes en *-une*, *-ñe* ne se rattachent qu'indirectement à des verbes; directement elles dérivent de noms. Le mot *kselñe*, *ksalune* doit être dérivé d'un nom pourvu d'un suffixe contenant *l*, tandis que la racine verbale ne consiste que des sons *ks-* (selon M. Emil Smith, Videnskabs-Selskabets Skrifter, Kristiania 1910, hist.-fil. Kl., No. 5 p. 10, cette racine est identique à la racine indo-européenne bien connue **g^ues-* 'éteindre', racine qu'on pourrait aussi chercher dans v. irl. *ba-* 'mourir', *bás* 'mort', si on admet, comme le veut M. Thurneysen, qu'il s'agit ici d'une racine celtique en *-s*; dès lors nous aurions la même évolution sémantique en tokharien et en celtique; mais pour moi, je ne suis pas convaincu que la théorie de M. Thurneysen soit correcte, v. en dernier lieu Litteris II 89; et je n'ai mentionné le mot *kselñe*, *ksalune* qu'à cause de la désinence). On doit regarder comme certain que la voyelle qui se trouve entre *l* et *n* dans la forme du dialecte A, est en effet étymologique; elle est donc tombée en tokharien occidental, ce qui ne surprend pas, car il est évident que les règles du traitement des voyelles des syllabes intérieures sont différentes dans les deux dialectes. D'autre part le caractère palatal de la nasale dans *kselñe* doit être plus ancien que l'*n* de la forme A. Il s'ensuit que nous pouvons approuver l'opinion de M. Meillet, Journal asiatique 1911 p. 461, qui rappelle la désinence du v. slave *blagynji* 'bonté'. Nous avons donc ici affaire à une catégorie de noms abstraits en *-jā*, ou peut-être plutôt en *-jē* comme le latin *perniciēs*, *luxuriēs*. Nous constatons ainsi que la désinence *-e* commune aux deux dialectes tokhariens dérive d'une désinence indo-européenne *-jā* ou *-jē*.

Il en est tout autrement pour la désinence *-e* de B à laquelle A répond par *-ə*. On peut prouver par une longue série d'exemples que cette désinence est la continuation de l'i.-eur. *-o-s*. Ainsi on a B *jakwe* 'cheval', A *jukə*, cf. lat. *equus*, gr. ἵππος; B *jente* 'vent', A *wəntə*, cf. lat. *ventus*; B *piŋkte* 'le cinquième', A *pəntə*, cf. gr. πέμπτος; des participes moyens en B *-mane*, A *-mā* (avec chute de l'*ə* et fusion de *a+n* en *q*): B *aiske-mane* 'qui est donné', A *knān-mā* 'qui sait', cf. gr. ἐχρόμενος. Il faut ajouter que les neutres ont la même forme que les masculins: B *kənte* 'cent', A *kəntə*, cf. lat. *centum*; B *jəltse* 'mille', A *wəłtsə*, cf. v. norrois *veldi* 'puissance' **woltijo-m* (pour le tokharien on supposera plutôt **włtjo-m*). Mais ce fait est susceptible d'interprétations différentes; il n'est pas nécessaire d'en conclure que *-o-m* ait donné phonétiquement le même résultat que *-o-s* (hypothèse qui ne rendrait pas compte du cas régime *jakwe* 'equum'); ce qui est bien plus vraisemblable, c'est de supposer que les neutres sont devenus des masculins en tokharien comme en lituanien (lit. *šimtas* 'cent' etc.). Le mot *jəltse : wəłtsə* prouve que la présence d'un *j* devant l'*o* de la syllabe finale n'a aucune influence sur le développement de cette voyelle. Quant au mot B *šaišše*, A *šoši* 'le monde' (dérivé du verbe 'vivre'), dont la désinence rappelle le suffixe slave *-ščē* de **-skjo-m* signifiant le lieu d'une action (russe *žiliščē* 'demeure'), il faut peut-être admettre que le suffixe tokharien a été **-skijo-m*; **-ijə* aurait donné *i* en A, comme **-anə* a donné *q*.

Néanmoins la règle que la fin de mot *-o-s* de l'indo-européen, qui a donné *-e* en tokharien occidental, est reflétée par *-ə* en tokharien oriental, est évidemment secondaire. On peut prouver que la désinence *-ə* de ce dernier dialecte est issu, dans les cas dont nous parlons, d'un *-e*

plus ancien qui concordait tout à fait avec le dialecte B. On trouve en B un pronom *alje-kə* 'un autre', qui est la juxtaposition de deux mots autonomes; c'est ce qui ressort de la flexion: le cas régime du pluriel est *aljeŋ-kə*. Il s'agit évidemment de **aljo-s* + le premier élément du pronom interrogatif *k^u-se* et du pronom indéfini *k-sa* (cf. gr. ἄλλος τις), et nous interpréterons la forme du dialecte A *ālje-kə* comme contenant dans le premier terme, protégé par le mot enclitique suivant, un degré plus ancien du développement dont le résultat fut ailleurs -ə. On devra s'attendre à trouver le même degré plus ancien dans les mots monosyllabes.

16. Après ces longs préambules j'en viens à une concordance très remarquable du tokharien avec le celtique. Il s'agit du mot B *kle* 'femme', A *k^ule*. Comme ce mot est un monosyllabe, on n'a pas le droit de prétendre que la désinence uniforme -e des deux dialectes doit être considérée comme témoignant d'un -*jā* ou -*jē* indo-européen. Une telle interprétation serait peut-être même invraisemblable en l'absence de la palatalisation que nous avons observée dans *kselhe*. Il est donc plus vraisemblable qu'il faut supposer une désinence -o-s (peut-être **k^ullo-s*), et que nous nous trouvons ici vis-à-vis d'un mot qui (comme sanskr. *dāra-*) n'a reçu la signification de 'femme' que secondairement. Dès lors on se souvient de l'irlandais *caile* 'femme (paysanne)', *cailín* 'jeune fille', bret. *pl-ac'h* 'jeune fille', qui sont des masculins et peuvent être des élargissements d'un **k^ullo-s*.

17. On sait que dans le dialecte A la déclinaison des noms a subi de profondes altérations. Il s'est développé un système nouveau de désinences casuelles qui au premier

coup d'œil offrent un aspect assez étrange. Dans ce système nouveau on rencontre un cas qu'on peut appeler un comitatif et qui est caractérisé par la désinence *-śśələ*. Ainsi du mot *ńkəłə* 'dieu' on a le comitatif *ńktaśśələ* 'avec Dieu, accompagné d'un dieu'. Sans doute le sentiment linguistique contemporain analysait une telle forme comme *ńakt-aśśələ*; c'est ce qu'on doit conclure de la forme analogique *jāmlune-j-aśśələ* de *jāmlune* 'action'. Mais une étude attentive de toute la déclinaison ne tardera pas à rendre vraisemblable qu'étymologiquement il faut couper *ńkta-śśələ*, ce qui équivaut à dire que la voyelle finale qui au nominatif apparaît sous la forme *-ə*, prend devant le suffixe casuel la forme *-a-*. Il s'agit d'un *o* indo-européen, cf. B *ńakte* 'dieu'. La désinence casuelle *-śśələ* est évidemment un ancien mot enclitique, et, comme l'ont déjà très bien dit MM. Sieg et Siegling, elle est identique à un mot qui dans le dialecte B apparaît sous la forme *śle-* comme premier terme de composé (*śle-smīlné* 'accompagné d'un sourire'), tandis que dans le dialecte A il a la forme *śla-* avec le même développement que nous venons de constater pour la voyelle finale du premier terme de *ńkta-śśələ*. Quant au redoublement de la consonne *ś*, il ne dépend pas, à coup sûr, de la constitution étymologique du mot (B *śle-* etc.) que nous cherchons dans la désinence¹. Le *ś* tokharien étant la continuation régulière d'une vélaire dans la position devant une voyelle palatale, la ressemblance de *śle-*, *śla-*, *-śśələ* avec irl. *céle* 'compagnon', gallois *cilydd*, saute aux yeux. Les difficultés phonétiques que soulèvent les formes celtiques (v. ma grammaire celtique I 51, 535, Thurneysen IF

¹ L'orthographe tokharienne a une tendance à redoubler les consonnes mouillées; cf. *ll = lj* MSL XVIII 23 et les graphies fréquentes *ńń*, *čč* et même *tsts* ou *tts*; mais la raison spéciale de *-śś-* dans *-śśələ* m'échappe.

Anz. XXVI 25, KZ LI 59¹; selon moi il faut partir d'un i.-eur. **qēlijo-s*) n'ont aucune importance pour le rapprochement avec le mot tokharien; mais il faut peut-être préférer pour ce dernier un prototype en *-o-s*, non pas en *-ijo-s*. [Les combinaisons de M. Ernst Lewy, KZ XLV 365, ont ce défaut qu'elles manquent complètement de base historique; le comitatif en *-ššələ* est un phénomène tokharien de date tardive et ne peut en aucune manière avoir des rapports avec la langue lointaine de Mitanni, qui était morte depuis longtemps à l'époque à laquelle il faut référer la déclinaison nouvelle du dialecte A].

18. Les thèmes en *-o-* ont gagné du terrain analogiquement en tokharien comme dans tant d'autres langues indo-européennes. Ainsi le tokharien *krente* 'bon' (d'un bon père, d'un bon compagnon etc.) semble être un participe en *-nt-* qui a été transformé sur le modèle des thèmes en *-o-*. Si tel est le cas, on pourra comparer le mot irlandais *care* 'ami', qui a la forme d'un participe. — On peut se demander si les formes en *-ante* citées par MM. Meillet et Sylvain Lévi, MSL XVIII 20, ne sont pas, malgré la composition avec le préfixe négatif, plutôt des participes présents en *-nt-* que des participes prétérits en *-to-* de thèmes verbaux inconnus en *-n-*. Une de ces formes est *am-plākante* 'sans demander la permission', dont la racine, qui se retrouve dans *plāki* 'entente', a été il y a longtemps rapprochée du lat. *placet* (Meillet, Idg. Jahrb. I 14), concordance italo-tokharienne des plus remarquables. Il est curieux que les formes du type *am-plākante* puissent faire l'impression d'avoir un sens passif. Quant au participe ordinaire en *-eñča* (*aiššeñča* 'donnant'), c'est sans doute dès l'origine une forme féminine en *-tjā* (innovation pour *-tī*). — Le sub-

stantif tokh. B *lānte* 'roi' a été rapproché par M. Lidén, Mélanges Ernst Kuhn p. 142, de *walo*, *wlo* 'roi'; c'est un exemple ultérieur d'un thème en *-nt-* devenu analogiquement un thème en *-o-*; mais ici nous pouvons suivre de près le développement. La forme *walo* est l'ancien nominatif d'un thème en *-nt-*; en effet dans la plupart des exemples *walo* a la fonction d'un nominatif, tandis que le cas régime est exprimé par *lāntā*¹; la forme *lānte* qui remplace *walo* et *lāntā*, est donc évidemment d'origine postérieure. Il faut noter que dans la flexion du mot *walo* le tokharien a conservé une alternance vocalique indo-européenne: au nominatif il y avait une voyelle entre *w* et *l* (elle est tombée secondairement dans la forme *wlo*); aux cas obliques il n'y en avait pas; ces cas commençaient par le groupe i.-eur. *wl-*, qui a donné en tokharien *l-*. La désinence *-o* du nominatif est très remarquable, mais je ne la discuterai pas ici; je ferai seulement observer que le dialecte A y répond par *ə*: *wələ* 'roi'. Quant à l'étymologie du mot *walo*, *lāntā*, il faut ici encore constater une concordance spéciale avec l'italo-celtique; il est vrai qu'on trouve des traces de la racine dont il s'agit ici, dans d'autres langues aussi, mais nulle part ailleurs on ne trouve un tel accord de forme et de sens qu'en celtique: v. irl. *flaⁱ-th* 'royaume', gallois *gwla-d* 'pays', *gwaladr* 'chef'.

19. Les thèmes en *-n-* ont parfois subi une transformation analogique semblable à celle dont nous venons de voir les effets sur les thèmes en *-nt-*. Ainsi nous trouvons un nominatif et un cas régime *kektseñe* 'corps', MSL XVIII 411, 417, et en même temps un cas régime *kektseñə*, Fest-

¹ La forme *krentā* à côté de *krente* est donc aussi l'ancien cas régime d'un thème en *-nt-* et par conséquent plus archaïque que *krente*.

schrift Vilh. Thomsen 1912 p. 164 § 5, MSL XVIII 385, 406, Journal asiatique, juillet-août 1911 p. 128 § 4. Ici comme ailleurs l'affriquée *-ts-* est issue d'un *-t-* palatalisé; on doit donc supposer un suffixe *-tjen-*, et le mot n'est que légèrement différent de l'irl. *cucht* 'apparence extérieure', dont le suffixe est *-tu-*. Mais il faut ajouter qu'il ne s'agit pas ici d'un mot exclusivement tokharien-celtique, vu que nous trouvons en v. norrois *hátt-r* 'apparence, manière' (de **kok-tu-*, tout à fait identique au mot celtique; la forme tokharienne remonte à **kok-tjen-* avec la même inflexion [»umlaut«] que dans B *kselñe* en regard de A *ksalune*, v. ci-dessus 15°; devant un *e* issu secondairement d'une voyelle vélaire, *k* ne se change pas en *s*).

Si le suffixe *-tjen-* est dans le mot *kektseñə* une déviation du celtique, l'existence même d'un suffixe *-tjen-* est une concordance assez remarquable avec l'italo-celtique. Nous retrouvons ce suffixe dans *klautso* 'ouïe (des poissons)', mot qui nous présente un exemple de l'ancien nominatif des thèmes en *-n-* (pour la flexion v. plus bas). C'est le type bien connu de lat. *mentiō*, irl. *toimtiu* 'opinion' etc. Mais il ne faut pas oublier que le suffixe *-tjen-* se trouve aussi en arménien.

20. Le mot tokharien *wašamo* 'compagnon' est évidemment un thème en *-n-*; c'est ce qu'on conclura de l'adjectif dérivé *wašamhášše* 'du compagnon'. Au cas régime ce mot fait ou bien *wašmoñ* (c'est-à-d. **wašmoñə*, avec chute de l'*ə* au milieu de la phrase) ou bien *wašmq* (MSL XVIII 385). La première forme est à coup sûr un ancien accusatif en **-mon-m* (comme gr. *ἡγεμόνα*); du moins on peut citer d'autres formes qui semblent prouver qu'une nasale syllabique finale donne en tokharien *-ə* en causant dans

certaines conditions une palatalisation de la consonne précédente (*krentə*, *lāntə*, v. sous 18°; *šukʷtə* 'sept', *šakə* 'dix'; cf. *jairošə* de *-us-m, cas régime du participe du parfait *jairu* 'purifié', MSL XVIII 20-22, dont le *š* est parallèle au *ń* de *wašmoń* et de *kektseńə*)¹. Quant à la forme *wašmŋ*, c'est peut-être là une forme analogique faite sur le modèle des thèmes en -o- (*jakwe* 'cheval', cas régime *jakwe*). Mais quoi qu'il en soit, on ne peut pas douter que le cas régime *aišamŋ* 'savant' n'appartienne à un nominatif en -o; que ce mot est un thème en -n-, c'est ce qui ressort de l'adjectif dérivé *aišamńešše* 'de la connaissance'. Étymologiquement il s'agit d'un dérivé de la racine verbale *aik-* dans *aikemarə* 'je connais', verbe déponent qui, je le dis en passant, est sans doute identique au sanskr. *iśē* 'il possède', got. *aih*; le développement sémantique de 'avoir' en 'connaître' n'est guère plus étonnant que le développement très fréquent de 'prendre' en 'comprendre'; du reste le français *posséder une langue*, *posséder les auteurs latins* peut être invoqué comme cas analogue. Comme *aišamŋ* le mot *wašamo* est aussi un dérivé verbal. Il se rattache à la racine de sanskr. *vasati* 'il demeure, il passe la nuit quelque part', tokhar. *wšāšle* 'il faut habiter', racine qui a une grande extension en celtique, cf. ma grammaire celtique II 524, Loth, *Revue celtique* XXXVIII 297 et suiv. Le suffixe doit avoir commencé par un son qui pouvait palataliser la consonne précédente et changer *k* en *ś*, *s* en *š*. On pourrait penser à la voyelle -e- de gr. *ἡγεμών*, *πηδεμών*; mais elle semble faire partie de la racine; et il vaut sans doute mieux comparer le suffixe -*ijamon-* de l'irl. *brithem* 'juge', gén. *brithemon* etc., cf. ma grammaire celtique II 61, 108.

¹ La finale -ə du tokharien B peut en outre représenter i.-eur. -u, -us, -es.

Si cette comparaison est correcte, ce serait là une concordance tokharienne-celtique des plus remarquables. [La diphthongue *au* du pluriel *aīsaumji* de *aīsamq* n'a aucune importance pour la reconstruction du suffixe; elle est secondaire comme dans plusieurs autres cas, et l'exemple *śaumon me* 'd'un homme', cf. lat. *hemōnem*, prouve qu'elle peut provenir d'un *e*; mais il faut sans doute admettre en ce cas un intermédiaire *a*, cf. *śāmna* 'hommes'].

21. M. Meillet, *Journal asiatique*, mai-juin 1911, p. 460, a déjà signalé la ressemblance entre tokhar. *witsako* 'racine' et gr. *ῥίζα* (**wridja*), gallois *gwraidd* (**wradjo*-). En effet l'affriquée *-ts-* répond très bien au groupe *-dj-* qu'il faut supposer pour le grec et le celtique. Et malgré la difficulté phonétique soulignée par M. Meillet (la voyelle *i*, l'absence du son *r*) la ressemblance n'est peut-être pas accidentelle. Mais ce qui m'intéresse le plus, c'est le suffixe. Il faut avouer que le mot n'est pas décliné comme un thème en *-n-*; le cas régime est *witsakai*. La désinence *-ai* semble avoir appartenu dès l'origine aux féminins en *-ā*; ainsi *aśija* 'religieuse' fait au cas régime *aśijai*¹. Mais il y a eu en tokharien une certaine confusion des thèmes en *-ā-* et des thèmes en *-n-*, et les choses semblent avoir été réglées de cette manière que les thèmes féminins en *-n-* ont adopté

¹ Le préfixe négative *an-*, *en-* (*am-plākante* 'sans demander la permission', *an-ājante* 'ce qui n'est pas donné', *em-pele* 'impie', cf. *pele* 'loi', m. h. a. *un-bil* 'ungemäss') perd la nasale non seulement devant *kn-* (*a-knātse* 'ignorant'; peut-être devant *k* dans *e-kaljmi* 'expulsés', MSL XVIII 399, cf. *kəljmin me śtwāra* 'des quatre côtés', MSL XVIII 400, 408, *kəljminīne* 'des frontières' MSL XVIII 398, 396, s'il ne s'agit pas ici d'une préposition correspondant à lat. *ex*), mais aussi devant *ś* (*e-śuwačča* 'affamée, sans avoir mangé' MSL XVIII 24, 413, cf. *śūwaq* 'il mange', *śwā-tsi* 'manger', sl. *živati* 'mâcher'). Est-ce que *a-śija* signifiait dès l'origine 'vierge, non mariée'? cf. gr. *ῥίζαι* et les dérivés de cette racine dans les différentes langues indo-européennes.

la désinence *-ai* au cas régime. C'est ainsi que le mot *klautso* 'ouïe des poissons' (voir 19°) fait au cas régime *klautsai*. Ceci posé, je ne vois aucune objection à l'identification du suffixe de *witsako* avec le suffixe latin *-āgō*, fréquent dans les noms de plantes: *plantāgō*, *ferulāgō*, *cunilāgō* (dérivés de *planta*, *ferula*, *cunila*). L'existence du même suffixe en celtique est hors de doute. On peut citer le nom de plante gaulois *selago* et le gaulois *carrago* 'barricade de chariots'. En outre le mot gallois, cornique, breton *bara* 'pain' et l'irlandais *baírgen* ne peuvent guère être autre chose que des transformations d'un ancien **baragō*, qui est peut-être apparenté au lat. *farrāgō*. Si j'ai eu raison, comme je le crois encore, d'en rapprocher la désinence brittonique *-ach*, on doit même dire que ce suffixe a joué un très grand rôle en celtique. Mais hors du tokharien et de l'italo-celtique le suffixe est extrêmement rare.

Le mot *palsko* 'pensée' est un autre exemple du même suffixe. La forme du dialecte A *pəʔtsəkə* prouve que *-s-* est issu de *-ts-* et représente un *t* plus ancien. M. Emil Smith, p. 14, en rapproche sanskr. *ni-bhālayati* 'il aperçoit, regarde'; alors le *-t-* serait suffixal. On ne peut guère s'empêcher de penser à v. h. a. *bilidi* 'image' (thème en *-jo-*). Cf. lat. *imāgō* 'image, pensée'. Tokhar. B *pəlskāte* 'il pense' est dénomitatif.

22. A ces concordances entre le tokharien et l'italo-celtique j'ajoute encore le fait que l'argent a le même nom en tokharien¹, en italique et en celtique, fait de la plus

¹ Le mot est cité par Feist, Kultur . . . der Indogermanen p. 208, Idg. Jahrb. I 230, sous la forme *ārċjant* (dialecte A), c'est-à-d., sans l'ø final qui faisait partie de la vraie forme du mot. Le fait que *k* n'a pas été changé en *ś*, prouve que la voyelle qui suivait n'était pas un *e* indo-européen; évidemment il faut partir d'un *ŋ* tout à fait comme pour le celtique.

grande importance pour la question de la parenté de ces langues. Car l'interprétation qu'il s'agirait dans ce cas d'un mot ayant appartenu à toute la famille indo-européenne, mais qui était tombé en désuétude au centre du territoire, tandis qu'il était conservé dans les régions périphériques, se heurte contre une invraisemblance extrême, vu que nous avons toute raison de croire qu'il n'a jamais existé chez les Indo-Européens une dénomination vraiment commune de l'argent.

Le fait que l'or a en tokharien un nom qui est à peu près identique au lat. *aurum*, est moins probant, car on sait que le même mot se trouve aussi en lituanien. Ou, pour m'exprimer plus exactement: ce fait est plus difficilement utilisable. Car il va sans dire qu'en soi la communauté entre le tokharien et l'italique qui se révèle ici ne perd pas son intérêt par le fait qu'elle s'étend un peu plus loin. De même la concordance entre le tokharien et le latin en ce qui concerne le mot 'homme' (voir 20°) peut très bien être significative en dépit de la circonstance que le même mot se trouve en germanique. Il n'y avait pas de murs chinois entre les différents groupes de dialectes indo-européens. Mais les statistiques qui nous permettraient de tirer des conclusions incontestables de ces cas compliqués, sont encore impossibles.

23. Sans exagérer la force des arguments qui précèdent, je crois avoir le droit d'admettre que le tokharien est étroitement apparenté à l'italo-celtique. L'existence dans cette langue d'un système de conjugaison moyenne et passive analogue au système italique et celtique ne m'empêche donc pas de considérer ce système comme une innovation

dont on ne devra chercher dans la langue-mère indo-européenne qu'un germe peut-être à peine percevable.

24. Mais il y a encore une autre langue qui est venue au vingtième siècle troubler les cercles de la linguistique indo-européenne, une langue qui avait été tout à fait oubliée, qui semblait n'avoir laissé aucun document, et qui néanmoins vient d'être retrouvée dans une telle richesse de documents écrits qu'on peut presque dire que la langue a été ressuscitée. C'est la langue de milliers de tablettes en écriture cunéiforme trouvées à Boghaz-keui en Asie Mineure, où se trouvait aux alentours de 1500—1300 avant Jésus-Christ la capitale du peuple puissant des Hittites. Cette langue, que Knudtzon (1902) et M. Fr. Hrozný (dès 1915) ont déclarée indo-européenne, est donc plus ancienne de deux mille ans que la tokharienne; et néanmoins, chose étrange, le caractère indo-européen, qui pour le tokharien était si net que personne ne l'a contesté, se trouvait ici être obscurci d'une manière si étonnante que beaucoup de linguistes sont encore sceptiques quant à la parenté du hittite. Il est à présent impossible de nier la ressemblance du hittite avec l'indo-européen, mais on s'obstine à maintenir que ce n'est pas là une branche de l'indo-européen, mais seulement un dialecte parallèle, à peu près comme le samoyède à côté du finno-ougrien. Cependant, quelque étrange que soit la structure aberrante et l'aspect fruste et altéré d'une langue qui chronologiquement est plus ancienne que toutes les langues indo-européennes jusqu'ici connues (à la seule exception, du reste contestée, du védique), il semble que l'hypothèse indo-européenne gagne du terrain de jour en jour. Pour mon but il vaut mieux

ne pas prononcer dès à présent une opinion sur cette question afin de ne pas préjuger la question qui nous occupe. Je me permettrai cependant de faire observer que le contraste entre les deux théories, la théorie indo-européenne et la théorie d'une parenté un peu plus lointaine, que ce contraste n'est pas si grand qu'il peut paraître au premier coup d'œil. Il ne faut pas oublier qu'il n'est pas certain dès à priori que les différentes branches indo-européennes soient tout à fait coordonnées. J'ai déjà dit que le tokharien a un caractère périphérique et qu'il semble avoir conservé une série de traits anciens qui ont disparu dans les autres branches. C'est donner au tokharien une place un peu à part. A plus forte raison les linguistes qui regardent le hittite comme une langue indo-européenne, admettront-ils qu'il a de même un caractère périphérique, et que par ce fait il occupe une position à part dans la famille indo-européenne. On peut comparer la position du tsaconien en regard des autres dialectes grecs modernes. Or qui peut définir la différence entre une telle position à part au dedans de notre famille linguistique et une position à côté de notre famille linguistique?

Eh bien, dans cette langue hittite, qu'elle soit indo-européenne ou seulement voisine de l'indo-européen, on rencontre un système de conjugaison moyenne et passive avec des désinences en *-r*. Je ne citerai qu'une ou deux formes (avec transcription mécanique des signes cunéiformes sans aucune interprétation phonétique): 3. sing. *ki-it-ta-ri* 'est posé', 3. plur. *ki-ja-an-ta-ri*, cf. gr. *ζειται*, *ζεινται*. N'est-ce pas là un coup mortel pour la théorie qui voit dans la conjugaison en *-r* une innovation dialectique à l'intérieur de la famille indo-européenne? Est-ce que per-

sonne osera, pour défendre la théorie d'innovation, admettre une parenté spéciale et étroite entre le hittite et le groupe tokharo-italo-celtique?

En effet, j'ose l'admettre. Du moins les rapports spéciaux entre le tokharien et le hittite me semblent être presque évidents.

25. On sait qu'une partie assez considérable du lexique hittite a un aspect indo-européen aisément reconnaissable, tandis qu'une autre partie fait l'impression de quelque chose de tout à fait étranger et incompréhensible du point de vue indo-européen. Or de ces derniers éléments quelques-uns se retrouvent en tokharien.

On se souvient qu'une des premières phrases qu'ait présentées au public savant le déchiffreur du hittite M. Hrozný était la suivante :

nu NINDA-an e-iz-za-at-te-ni wa-a-tar-ma e-ku-ut-te-ni
 'or vous mangerez du pain et vous boirez de l'eau'.

Et on se souvient aussi que précisément cette phrase fut accueillie avec une certaine incrédulité ou du moins avec un grand étonnement. C'était à tort, nous le savons à présent, mais en effet il y avait là de quoi s'étonner.

Déjà le premier verbe *e-iz-za-at-te-ni* (c'est-à-d. *ezzatteni* ou tout simplement *ezateni*) inquiétait par son développement phonétique et par la graphie. Si on compare la troisième personne du pluriel du même verbe *a-da-an-zi* (c'est-à-d. *adanzi*) et qu'on se rappelle en outre les formes grecques *φέρετε, φέροντι* (> *φέρουσι*), on se convainc aisément que, la théorie indo-européenne admise, le *z* hittite doit être issu de *d* ou *t* sous l'influence du timbre original des voyelles qui suivaient. Dès lors la prononciation la plus vraisemblable est l'affriquée *c* (*ts*).

Mais comment les Hittites ont-ils pu identifier une telle affriquée au *z* (*s* sonore) des langues sémitiques? On peut invoquer le fait qu'en assyrio-babylonien les mêmes signes sont très souvent employés pour les syllabes avec *z* et pour les syllabes avec

l'emphatique *š* dont les correspondances orthographiques dans les inscriptions des rois perses semblent attester la nature d'affriquée: perse *Ciṣra(n)taxma*, élamite *Ši-iš-ša-an-tak-ma*, mais babylonien *Ši-it-ra-an-taḥ-ma*; babylonien *Nabū-kudurri-ušur*, perse *Nabuku-dračara*. Mais il me semble qu'on pourrait très bien chercher du moins une partie de la solution du problème sur le territoire hittite. C'est une hypothèse assez vraisemblable qu'il y a eu en hittite une différence à l'égard de la place d'articulation entre la sifflante nouvelle issue d'un *t* ou *d* et l'ancienne sifflante *s*, différence de la même nature que la différence entre *wizzen* 'savoir' et *missen* 'manquer de' en moyen h. allemand. La nouvelle sifflante était en h. allemand plus avancée, l'ancienne sifflante était plus retirée et ressemblait jusqu'à un certain degré à un *š*, de sorte que les Hongrois l'ont identifié à leur [*š*] et ont choisi le symbole *s* pour ce son. Pour des raisons semblables les Hittites auront pu identifier leur *s* (l'ancienne sifflante) au *š* assyrio-babylonien et la nouvelle sifflante (l'affriquée) au *z* assyrio-babylonien à cause de la commune place d'articulation et sans se soucier des nuances entre sonores et sourdes ni entre affriquées et spirantes.

Il est curieux qu'il y ait un parallélisme complet, à ce qu'il semble, entre le hittite et le tokharien quant au développement des dentales. Elles sont devenues des affriquées non seulement devant *i* (hittite *a-da-an-zi* 'ils donnent', tokhar. *ja-tsi* 'aller'), mais aussi devant un *e* indo-européen. C'est ce qui ressort pour le hittite d'exemples comme *e-iš-za-at-le-ni* en regard de *a-da-an-zi*, cf. gr. *πέρετε*, *πέροντι* (pourquoi le *t* est conservé dans la désinence personnelle *-le-ni*, je l'ignore; cf. MARSTRANDER, Caractère indo-européen de la langue hittite, p. 154 et suiv., 143). Pour le tokharien on peut citer *čmelə* 'naissance', *čmentrə* 'ils naissent' etc. en face du participe du parfait *tetemošə* 'né' et des formes du présent en *-sk-*: *tmaskentrə*, *təmaskentrə* 'ils naissent' etc. (MSL XVIII 11, 21). Quelle que soit l'étymologie de ce remarquable verbe, il est évident que le changement de *t* en *č* a eu lieu devant l'*e* indo-européen du présent du type *πέρω*, tandis qu'il manque devant un *m* indo-européen; dans la syllabe de redoublement de *tetemošə* le *t* est sans doute analogique. On a le même *č* dans *čake* 'rivière', cf. lit. *tekù* 'je cours' (LIDÉN, Studien zur tocharischen Sprachgeschichte, Göteborgs högskolas årsskrift 1916, p. 35), dans *lānčə* 'rois', MSL XVIII 396, 413, de **wlant-es*, dans *ščire* 'dur, raide', cf. gr. *στέρεός*, dans *pročerə* 'frère', *tkāčerə* 'fille' (en A avec assi-

milation *čkāčarə*) etc. Malgré les exceptions dont je parlerai tout de suite, on est tenté de poser la règle: une dentale devant *e* donne *č*, devant *i* ou *j* elle donne *ts*. Il s'agit évidemment de deux procédés phonétiques différents. Dans la position devant *i* et *j* il s'agit d'un changement direct de *t* en *ts* comme dans gr. *πέποισι*, finnois *vesi*, gén. *veden* 'eau' etc., cf. ce que j'ai dit Festschrift Wackernagel p. 113 et suiv. Mais dans la position devant *e* il s'agit d'un développement de *t* en *t'* et ultérieurement en *č* (*č*) comme dans le polonais *cielę* 'veau' etc. Quant à la chronologie des deux lois phonétiques, il n'y a qu'une seule hypothèse qui soit possible: *ti* > *tsi* doit être antérieur à *te* > *t'e* (> *če*); car après les effets de la loi de mouillure aucun *ti* susceptible de devenir *tsi* n'aurait subsisté. Cette chronologie nous permet aussi de rendre compte de quelques cas où un *č* tokharien ne peut être autre chose qu'un *tj*: les participes du type *aiššeñca* 'donnant' (cf. 18°), le nombre ordinal *škašče* à côté de *škaste* 'le sixième'. On supposera qu'il s'agit ici d'un groupe *-tj-* secondaire, provenant d'une transformation analogique qui n'a eu lieu qu'après l'achèvement du procédé qui changeait en *-ts-* un *-tj-* hérité. De même les adjectifs nombreux en *-čče* (*lwāsa-čče* 'ayant des animaux' etc.) reposeront sur des transformations tardives du suffixe *-to-* en *-tjo-*. Du reste on observe ici une certaine hésitation entre *-čče* et *-tse*: *oročče* (*wročče*), *orotse* 'grand' (ici un **uru-tjo-* relativement ancien semble avoir lutté avec une transformation plus tardive de **uru-to-*; on comparera sanskr. *urú-ś* 'large, spacieux', gr. *εὐρύς*, *Εὐρύτος*, tout en supposant pour le sanscrit le degré *wr-*, pour le tokharien *ur-*¹); *alečče* 'étranger', cas régime fém. *aletstai*; *ešana-tstse* 'qui a des yeux' etc. Mais il faut avouer qu'il y a des exemples de *ts* qui contredisent la règle sans qu'on puisse en deviner la raison spéciale: *tsatsāpauwa* 'tiédies', cf. lat. *tepeō*, MSL XVIII 24, *tsaksentrə* 'sont brûlés', cf. lit. *degū*², MSL XVIII 24, *tsəlpetrə* 'il est délivré', cf. (?) lit. *telpū* 'j'ai assez de place'.

¹ *u* > *o* comme dans tokhar. *okso* 'bœuf', sanskr. *ukṣā*, tokhar. *soja* 'fils', gr. dial. *υῖος* etc.

² Le mot *teki* 'maladie' appartient à la même racine, mais la voyelle *e* est due à l'inflexion (umlaut) qu'on observe aussi dans *reki* 'parole', A *rake*. La désinence de ces mots est assez énigmatique; cf. B *jaši*, A *wše* 'nuit'; B *sāļji*, A *sāle* 'sel'. Elle semble avoir des rapports avec les thèmes en *-i-*, cf. v. sl. *reči* 'parole'; mais comme elle laisse un *k* intact (*reki*, *teki*), on ne peut établir un lien avec ces thèmes qu'en admettant une désinence *i-*eur. en diphtongue; faut-il rapprocher le type

Le parallélisme entre le tokharien et le hittite est en effet surprenant. Mais bien que les phénomènes de l'assibilation et de la mouillure des dentales soient en tokharien extrêmement anciens, il serait néanmoins téméraire de les reporter à une époque si reculée qu'il fût possible de supposer un lien historique avec le hittite. Le parallélisme doit être un pur accident.

Mais le second verbe de la phrase citée p. 37, *e-ku-ut-te-ni* 'vous boirez', était encore plus étonnant que le premier. Il s'agit d'un thème verbal *eku-*; la voyelle *a-* de la troisième personne du pluriel *a-ku-wa-an-zi* est secondaire comme la même voyelle dans *a-da-an-zi* à côté de *e-iz-za-at-te-ni* (il ne s'agit nullement d'une alternance indo-européenne). Mais un tel verbe avec la signification de 'boire' était tout à fait inattendu, tout à fait inconnu jusque là en indo-européen¹. Néanmoins on le retrouve en tokharien: *jokə* 'il boit', *mā jokalle* 'il ne faut pas boire', *joko* 'soif'. La correspondance phonétique du hittite *eku-* et du tokharien *jok-* est sans doute régulière. Qu'un *e* initial puisse donner en tokharien un groupe de *j* + voyelle, c'est ce qui ressort de B *jakwe*, A *jukə* 'cheval' de **ekwo-s*. En soi ce groupe devrait probablement être *ja-* comme dans le mot *jakwe*; le timbre *o* sera dû à une sorte d'inflexion (»umlaut«); cette sorte d'altération des voyelles n'est pas inouïe en tokharien, bien qu'il soit pour le présent très difficile d'en déterminer les règles. — On sait que M. Hrozný a rapproché le verbe hittite du lat. *aqua*, qui aurait eu dès l'origine le sens de 'breuvage, boisson'. C'est sans doute possible; nous ne devons pas nous refuser à trouver quelquefois dans une langue périphérique comme le hittite l'étymologie de mots

tokharien si fréquent du type rare de gr. *πειθώ*? Il est curieux que le développement sémantique du mot tokharien *teki* se retrouve dans l'irl. *daig* (> *doig*), gén. *dega* (thème en *-i-*) 'feu; douleur, maladie' (*cen doig cen tinnes*, dictionnaire de Marstrander, col. 18).

¹) Sanskr. *aśnāti* signifie 'il mange' et n'est pas une racine en *-u-*.

bien connus des autres langues. La voyelle *a-* n'est pas un obstacle absolu; car au commencement du mot une alternance indo-européenne *e:a* n'est pas inconnue. Si l'étymologie est correcte, nous avons à constater ici une concordance très remarquable entre le tokharien, le hittite et le latin. Mais cette concordance s'étend aussi au germanique.

26. On sait que M. Hrozný a employé comme paradigme de la conjugaison le verbe signifiant 'faire': 1., 2., 3. sing., plur. *i-ja-mi*, *i-ja-ši*, *i-ja-zi*, *i-ja-u-e-ni*, *i-ja-at-te-ni*, *i-ja-an-zi* 'je fais, tu fais . . . ils font'. L'interprétation phonétique qu'il donne de ces graphies est *jami*, *jaši*, *jazi*, *jaweni*, *jatteni*, *janzi*, et il semble bien qu'on soit fondé à les lire de cette manière. Or une racine **ja-* ou **jā-* avec la signification de 'faire' est tout à fait inattendue du point de vue indo-européen. Mais en tokharien on rencontre un verbe *jam-* 'faire'. C'est un verbe très fréquent dont on connaît une multitude de formes de flexion actives et moyennes. Et si on se souvient du grand rôle que joue en tokharien l'élargissement verbal *-m* (voir 13^o), on admettra qu'il n'y a aucun obstacle à l'identification du verbe hittite avec le verbe tokharien.

27. Il y a un mot hittite *te-(e)-kán* 'terre', dont M. Forrer, ZDMG 76, p. 206, donne le paradigme en le transcrivant au nominatif *dēgan*. M. Sommer, Boghazköi-Studien 10, p. 67, fait quelques corrections et y ajoute l'adverbe *da-ga-an* 'à terre'. On ne peut guère douter que ce mot ne soit identique au tokhar. A *tkq* 'place, endroit', *tkq-ñkət* 'la terre' (Hermann, KZ L 313). On a rapproché ce mot du gr. *χθών*, ce qui est confirmé indirectement par la forme du dialecte B *kę*, qui diffère de *tkq* comme gr.

χαμαί de *χθών*. On aurait alors à constater un développement identique du groupe *ghp-* dans les deux langues (mais il n'y a pas de métathèse dans tokhar. B *ktsaitšáñé* 'vieillesse', qu'on a rapproché de gr. *φθίρω*, MSL XVIII 24). On a un développement semblable en grec et en celtique.

Si la graphie *te-e-kán* indique en effet une voyelle longue et ne représente pas tout simplement une épellation minutieuse (contre le système assyrio-babylonien) de *degan*, c'est là une question qu'on ne saura trancher que le jour où l'étude historique de la phonétique hittite sera possible. Quant au *g* hittite de *gh*, on peut comparer *gi-im-ma-an-za* 'hiver', Sommer, Boghazköi-Studien 4, p. 18—23. M. Marstrander, Caractère i.-eur. de la langue hittite, p. 144, a eu tort de supposer que *gh* donne *h* en hittite. Les conditions du développement d'un *h* m'échappent; mais *h* semble pouvoir représenter également bien *gh*, *g* et *k*. Pour *g > h* on peut citer *hu-iš-nu-zi* 'il laisse vivre' etc., v. Johannes Friedrich, OLZ 1923, col. 46. Pour *k > h* je cite le nombre ordinal *ha-an-te-iz-zi-iš* 'le premier', cf. irl. *cét*, *cétne*, gallois *cyntaf* 'le premier', gaulois *Cintu-gnatus*.

28. Du reste je n'entrerais pas ici dans une étude détaillée des concordances lexicales du hittite et du tokharien, étude qui serait encore très difficile. Je me bornerai à signaler une série de concordances morphologiques du domaine du verbe. Dans les deux langues les présents en *-sk-* sont d'une fréquence extraordinaire: hittite *da-áš-ki-iz-zi* 'il prend', tokhar. *ai-sk-* à côté de *ai-*, thème de présent du verbe 'donner'. Aux infinitifs en *-war* du hittite le tokharien répond par des noms verbaux en *-orə*: hittite *i-ja-u-wa-ar* 'faire', *da-a-u-wa-ar* 'prendre', tokhar. *jāmorə* 'acte', *ājorə* 'don', *karjorə* 'achat' (cf. sanskr. *krī-* 'acheter',

Lidén, Studien z. tochar. Sprachgeschichte p. 19); quand ces noms verbaux tokhariens sont dérivés du thème du parfait, ils ont un emploi qui s'approche de la fonction d'infinitif: *le-lk-or mę* 'ayant regardé' (*mę* est une post-position qui a différents emplois de la sphère de l'ablatif), *še-sú-wer mę* 'après avoir mangé' (MSL XVIII 22). On peut comparer en outre les infinitifs passifs du latin: *pacari*, inscription de Duenos d'après l'interprétation de M. Thurneysen, KZ XXXV 210, *scrībier* etc. Si l'*e* de *scrībier* et l'*o* de la désinence tokharienne remonte à un *u* indo-européen, il y aurait une alternance indo-européenne régulière entre ces formes et les formes hittites (la désinence de tokhar. *še-sú-wer* pourrait à la rigueur être identique aux désinences hittites, cf. *malk-werə* 'lait'; lat. *pācārī* est nécessairement un produit analogique dont le développement peut être imaginé en plus d'une manière). — Les participes en *-nt-* du hittite ont en partie un sens passif; mais ce n'est peut-être qu'un cas fortuit, si le même phénomène semble se produire en tokharien (v. ci-dessus, 18^o).

Il vaut peut-être la peine de noter encore qu'à l'extrême fréquence de la particule *nu* en hittite le tokharien répond par un emploi assez abondant de *no* 'mais, et'; mais ici on se souviendra aussi du slave *nǔ* 'mais'.

29. En somme, je trouve très vraisemblable que le hittite a des rapports spéciaux avec le tokharien et par conséquent avec l'italo-celtique. L'existence de la conjugaison en *-r* en hittite n'est donc pas un argument contre la théorie que cette conjugaison est utilisable comme critère d'une parenté spéciale au dedans de la famille indo-européenne. Il en sera ainsi, même si on se décide à exclure le hittite de la famille indo-européenne pour lui assigner

un degré de parenté plus lointaine. Même dans ce cas le hittite aura des rapports plus étroits avec quelques-unes des branches indo-européennes qu'avec les autres. On supposera alors qu'avant la séparation des deux familles, le domaine indo-européen-hittite était déjà scindé en dialectes, un dialecte qui possédait la conjugaison en *-r*, et un autre qui ne la possédait pas. Puis une partie du dialecte qui possédait la conjugaison en *-r* vint à être séparée du domaine commun, et eut un développement à part, tandis que le reste du domaine continuait à avoir un développement commun, qui pourtant ne pouvait pas effacer l'ancienne différence dialectale. Par ce développement commun ce reste du domaine aurait acquis les traits distinctifs qui caractérisent l'indo-européen en regard du hittite. Mais j'avoue franchement que pour ma part je suis un adhérent de la théorie (ou de la terminologie) simpliste qui considère le hittite comme une langue indo-européenne.

30. Le tokharien et le hittite appartiennent au groupe *kentum* de l'indo-européen ou du moins ils n'appartiennent pas au groupe *satəm*.

Il est plus déconcertant de trouver les désinences en *-r* dans une langue du groupe *satəm*. Et pourtant cette expérience semble nous attendre en phrygien. Les pauvres débris que nous possédons de cette langue, nous offrent une forme verbale *αδδακετορ* '(il) fait' à côté de *αδδακετ* '(il) fait', sans différence appréciable de sens; il s'agit donc évidemment d'une forme moyenne à côté d'une forme active. Dès lors la question se pose, s'il est possible d'admettre une parenté spéciale entre le phrygien et les autres langues possédant les désinences en *-r*. Mais nous savons si peu du phrygien qu'il est presque impossible de discuter

cette question. Il saute aux yeux que précisément le verbe *αδ-δαζει* correspond presque exactement au lat. *afficit*, mais cette concordance spéciale ne suffit pour aucune conclusion¹. Cependant le phrygien semble appartenir au groupe *satəm*.

Il est vrai que les preuves de cette supposition ne sont pas tout à fait suffisantes. D'abord il ne faut pas se faire illusion sur la valeur linguistique de la tradition selon laquelle les Phrygiens avaient des rapports historiques avec les Thraces et les Arméniens (l'arménien est une langue du groupe *satəm*, et la langue thrace en était sans doute de même). Car si la doctrine d'Hérodote, d'Eudoxe et de Strabon, mêlée de spéculations onomastiques et de traditions populaires, n'est pas à coup sûr sans fondement réel, nous n'en pouvons néanmoins pas dégager des conclusions précises utilisables pour notre problème. Il faut donc s'en tenir exclusivement aux faits linguistiques dont nous disposons. Malheureusement ces faits sont susceptibles d'interprétations différentes, et ils ont suggéré à plusieurs linguistes l'idée que le phrygien était une langue du groupe *kentum*. En dernier lieu cette thèse a été défendue par M. Eduard Hermann, KZ L 302. En soi les exemples phrygiens de *σ*, *ζ* correspondant à un *k* ou *g* original se prêtent

¹ Parmi les concordances du phrygien avec le tokharien admises par M. EDUARD HERMANN, KZ L 307, on notera, outre tokhar. A *kus ne* (pronom relatif) = phryg. *ιος νι*, le rapprochement de tokhar. B *tākq* 'il est' avec *αδδαζει*; mais il faut partir de la forme faible de la racine, **dhaq-*, non pas de **dhēq-*, vu l'absence de l'assibilation du *t-* en tokharien. Pour comprendre l'évolution sémantique il faut sans doute admettre que dès l'origine le verbe a été impersonnel avec un objet (cf. v. norr. *gerir rauðan* 'il devient rouge', irl. *co n-derna sruth sainemail di* 'elle est devenue une belle rivière'), et que plus tard la construction a été changée; le verbe venait à être conçu comme intransitif et prenait comme sujet ce qui était proprement l'objet; v. KZ XL 138—40, ma grammaire celtique II 310, KUNO MEYER, Illinois Studies II 585.

(sans exclure d'autres possibilités) également bien à la théorie d'un rapport entre *s* et *k* semblable à $[s]:[k]$ en français (*cent : qui*) et à la théorie d'un rapport comme celui de *s : k* en slave (*sŭto : kŭto*); il s'agit en effet d'une continuation de palatales indo-européennes, mais dans la position devant des sons qui auraient pu causer le changement en sifflantes (devant *e* dans ζέλκια· λάχανα. Φρύγες, cf. v. sl. *zlakŭ* 'légumes', hitt. *halkiš* 'herbe, blé', et dans *σεμωνν*, datif du pronom démonstratif; pour les autres formes de ce pronom, *σα, σας* etc., il faut sans doute partir de *kj-*). La décision dépendra donc de la question s'il y a en phrygien, dans d'autres positions, des exemples de *z, γ* issus de palatales indo-européennes. M. Hermann pense qu'il y en a, et ce qu'il en dit p. 303 (et p. 307: Γδαν-μαα, nom d'endroit, »terra mater«, cf. ci-dessus 27°) est en effet digne d'attention; spécialement il serait très séduisant de rapprocher le participe *ετι-τετικμενος* 'condamné, maudit' du lat. *dīcō* avec ses composés; mais cette étymologie repose sur la théorie de R. Meister qu'un *d* indo-européen donne *τ* en phrygien, théorie que M. Hermann a adoptée sans nous dire ce qu'il pense de la formule *δεως ζεμελως* (W. M. Calder, *Journal of Hellenic Studies* XXXI p. 206—208); est-ce qu'il repousse la traduction *θεοῖς οὐρανίοις καὶ καταχθονίοις*, qui semble être généralement admise et difficilement évitable? ou est-ce qu'il rattache le mot *δεως* non pas à sanskr. *dēva-s*, lat. *deus*, mais à gr. *θεός* 'dieu', arm. *di-k^c* 'dieux' (-*s*- étant tombé en phrygien, p. 308)?

Mais quelque douteuses et défectueuses que soient les preuves du caractère *satəm* de la langue phrygienne, il me semble jusqu'à nouvel ordre (en vue de l'existence de noms et mots tels que *αρεζαστιν, ζοσεσαιτ*) être le plus prudent de l'admettre ou du moins d'en admettre la pos-

sibilité. Et je ne dois pas me soustraire à cette question de principe: peut-on croire qu'une langue *satəm* ait pu prendre part à la communauté spéciale de l'italo-celtique, du tokharien et du hittite, qui n'appartiennent pas au groupe *satəm*? J'avoue que je n'y vois aucun obstacle. A priori le développement du contraste entre le groupe *satəm* et le groupe *kentum* peut aussi bien être postérieur qu'antérieur à la dissolution de la grande communauté des langues possédant la conjugaison en *-r*. S'il est antérieur, les langues de cette communauté y participeront selon leur position géographique originaire (elles seront toutes du groupe *kentum*); s'il est postérieur, ces langues y participeront selon leur position géographique secondaire: à l'occident elles seront du groupe *kentum*, à l'orient elles seront du groupe *satəm*, et en dehors du contact avec le reste de la famille indo-européenne elles seront neutres. Inversement on conclura que si le phrygien est une langue *satəm*, le développement du contraste *satəm* : *kentum* doit être postérieur à la dissolution de la communauté des langues possédant la conjugaison en *-r*; si le phrygien est une langue *kentum*, la chronologie contraire sera vraisemblable.¹

¹ Nous n'avons discuté ici que deux théories à l'égard du phrygien la théorie *satəm* (généralement admise) et la théorie *cent* (théorie de M. HERMANN). Mais j'ai déjà fait allusion à la possibilité d'autres théories. Ainsi il serait sans doute possible d'admettre que toutes les séries de linguales postérieures se seraient confondues en phrygien comme en tokharien. Alors on expliquerait par l'accent la conservation du *z* dans *ze* 'et' (enclitique; = lat. *que*), dans *ζέλκια*, dans *αδδακετ*. On pourrait appuyer cette explication par un renvoi au v. irl., où le *k* du mot proclitique *cen* 'sans' a échappé à la mouillure qu'a subie le *k* du mot orthotone *cene* (v. ma grammaire celtique I § 175), ou par un renvoi au suédois, où le *k* de *rike* est exempt de l'assibilation qui frappe tout *k* devant un *e* accentué, etc. Quant au nom de lieu *Γέφυρη* on se tirerait d'affaire en invoquant l'accent préhistorique, cf. gr. *θερμός*. Si cette théorie est correcte, on s'attendra à trouver quelque jour des exemples de labiovélares assibilées en phrygien. Dans cet ordre d'idées on se

31. J'ai dit ci-dessus que nous savons si peu du phrygien qu'il est presque impossible de discuter la question s'il offre d'autres concordances avec l'italo-celtique etc. que la conjugaison en *-r*. On objectera que le phrygien est étroitement apparenté à l'arménien; l'arménien remplacera donc pour nous une continuation du phrygien et nous permettra une opinion sur les rapports de parenté du phrygien. Si ce raisonnement est correct, le résultat n'est pas douteux. Comme je l'ai déjà dit dans le *Reallexikon der Vorgeschichte* de M. Ebert, vol. I p. 224, l'arménien a des rapports spéciaux avec le balto-slave, l'indo-iranien et surtout avec le grec, tandis que les concordances avec le germanique et l'italo-celtique ont un caractère accidentel, et il ne semble pas que les concordances avec le tokharien soient plus significatives. Si ce qui est vrai de l'arménien, doit s'appliquer aussi au phrygien, nous ne

souviens du mot tokharien A *śeməl* 'menu bétail' que cite M. FEIST, *Kultur . . d. Indogermanen*, p. 147¹, en le rapprochant erronément du gr. *κειμήλιον*; comme il ne s'agit pas de la propriété morte, mais bien de la propriété vivante, c'est à *πρό-βατον* qu'il faut comparer le mot tokharien en le dérivant de la racine **g^uem-* 'aller' (d'où avec un suffixe semblable, v. h. a. *uoquemilo* 'raisin', v. ERNST ZUPITZA, *Die germ. gutturale*, p. 83). Ce mot tokharien pourrait à la rigueur être identique au phrygien *ζέμελεν βάρβαρον ἀνδράποδον*. Les Phrygiens auraient poussé un peu plus loin la coordination des esclaves et du bétail qui ressort déjà des mots grecs *ἀνδράποδον* : *τετράποδον*. Il faudrait alors supposer que le ζ avait échappé à la mutation des occlusives sonores, s'il y a eu une telle mutation en phrygien. Mais ce n'est qu'une hypothèse que je signale en passant à l'attention des adversaires de la théorie *satəm*; on trouvera d'autres explications de *ζέμελεν* chez M. HERMANN, *KZ* L 306, et chez M. HIRT, *IF* II 147. — On me dira peut-être que la théorie d'une confusion complète des trois séries de linguales postérieures est positivement exclue par le mot *βονοκ* 'femme' qui prouve qu'un *g^u* a pu donner *b* en phrygien. Mais c'est ce que je trouve fort douteux. M. EDM. KLEINHANS m'a exprimé, il y a dix-neuf ans, l'opinion que *βονοκ* est un neutre, opinion qui me semble bien préférable à la doctrine courante qui voit dans *βονοκ* (dans la phrase *ματρων αρεζαστιν βονοκ ακεναολαφοζ ζοσεσαιτ*, RAMSAY no. 8 et 7) une forme abrégée, manquant de la désinence *-αν* (la seule abréviation qu'on ait cru trouver dans cette inscription). Mais si *βονοκ* est un neutre, il ne s'agit ni d'un emprunt grec ni d'une continuation du mot i.-eur. **g^uenā*, mais d'un mot tout à fait différent, qui n'a reçu la signification de 'femme' que grâce à un développement sémantique secondaire, et dont nous ne pouvons deviner le sens original.

pourrons pas éviter la conclusion que la conjugaison en *-r* n'est pas un critère de parenté spéciale au dedans de la famille indo-européenne.

Mais la théorie d'une parenté tellement étroite entre l'arménien et le phrygien ne s'appuie pas sur des observations linguistiques. Les formules phrygiennes qui nous sont intelligibles, ne rappellent presque en rien la vieille langue arménienne, dont la littérature ancienne n'est pourtant postérieure aux inscriptions néo-phrygiennes que de quelques siècles; presque chaque mot contraste avec l'arménien. La théorie ne repose donc que sur les témoignages des auteurs grecs. Selon Hérodote les Arméniens sont *Φρυγῶν ἀποικοι*, et Eudoxe nous dit qu'ils *τῆ φωνῆ πολλὰ φρυγίζουσι*. Est-ce que nous en pouvons conclure que les langues étaient étroitement apparentées? Je crois que non. A la rigueur les paroles d'Hérodote n'impliquent aucune indication sur les langues, et si le passage d'Eudoxe doit être considéré comme un témoignage indépendant, il nous apprend seulement que beaucoup de mots arméniens ressemblaient à des mots phrygiens, ce qui n'est pas plus étonnant que le fait mentionné par Platon que beaucoup de mots grecs ressemblaient à des mots phrygiens.

32. Cependant, même sans la théorie de la presque-identité du phrygien et de l'arménien, on pourrait vouloir tirer de cette dernière langue un argument contre l'ordre d'idées que j'ai défendu jusqu'ici. Car cette langue, qui n'a pas de rapports spéciaux avec l'italo-celtique ni avec le tokharien et le hittite, possède néanmoins des désinences verbales en *-r*. Ajoutons tout de suite qu'il ne s'agit pas de désinences moyennes ou passives. L'arménien classique ne connaît pas un contraste de désinences moyennes et désinences actives; il n'a qu'une seule catégorie de désinences personnelles. Il ne possède pas un verbe moyen; et s'il a utilisé un certain type de verbes intransitifs (thèmes en *-i-* au présent, thèmes en *-a-* à l'aoriste) pour exprimer le sens passif, ce fait n'implique aucune différence des désinences: *berē-m*, *berē-s* 'je porte, tu portes', *berī-m*, *berī-s* 'je suis porté, tu es porté', aoriste *berē-r* 'tu as porté', *berā-r* 'tu as été porté'; à l'imparfait il y a même identité du thème: *berēi*, *berēi-r*, *berēr* 'je portais, tu portais, il portait', ou 'j'étais porté etc.' La seule exception est la 3. personne du singulier de l'aoriste, où le passif est caractérisé par un *-w* qu'on ne trouve pas à l'actif: *e-ber* 'il a porté' (avec chute de la syllabe finale indo-européenne **-e-t*), *berā-w*

'il a été porté'. SOPHUS BUGGE, IF I 440, songeait à expliquer ce *-w* par une désinence indo-européenne **-to*; mais c'est très douteux du point de vue morphologique, vu l'identité des désinences actives et passives dans toutes les autres formes; si l'explication est admissible du point de vue phonétique, je l'ignore; les lois du développement d'un *-t* entre voyelles en arménien ne sont pas encore claires; mais arm. *li* 'plein' de **plē-to-s* ne semble pas corroborer l'hypothèse de Bugge. L'explication correcte de la désinence *-w* est sans doute celle que Bugge repoussait: il s'agit de la désinence active *-ā-t*, qui, après la chute du *-t* final, mais avant la chute des voyelles des syllabes finales, s'est unie avec un pronom réfléchi enclitique au sens d'un datif (que *-w* soit un élément enclitique, c'est aussi l'opinion de M. MEILLET, MSL XVIII 8, bien qu'il en donne une étymologie différente). Si donc nous faisons abstraction de *bera-w*, il est évident que du point de vue descriptif toutes les autres désinences sont des désinences actives.

Mais il va sans dire qu'on ne peut à priori faire aucune objection à l'hypothèse que l'arménien a pu, tout en oblitérant la différence de syntaxe entre le verbe actif et le verbe moyen, avoir conservé néanmoins dans quelques cas particuliers la forme moyenne des désinences aux dépens de la désinence active correspondante. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait cru pouvoir admettre un lien historique des désinences en *-r* de l'arménien avec l'*-r* du verbe moyen et passif des autres langues. Pour la 2. personne cette théorie est cependant d'une invraisemblance extrême; la phonétique fait difficulté, et l'explication ne peut être appuyée par aucun argument de syntaxe ou de morphologie. Il vaut donc mieux admettre ici la présence d'un des éléments enclitiques qui se sont soudés quelquefois aux formes verbales arméniennes, cf. KZ XXXVIII 231—234, Nordisk tidsskrift f. filologi, 4. række, X 130. Mais pour la troisième personne du singulier de l'imparfait, le rapprochement avec les formes moyennes en *-r* a été pris en considération par un tel maître de la linguistique arménienne qu'est M. MEILLET (BSL XXIV 194). M. Meillet pense que *berēr* peut s'expliquer de **bheretor* (ou **bhereter*), et que l'emploi d'une désinence moyenne dans l'imparfait arménien peut être justifié par la comparaison avec gr. (homérique) *φάτο* à côté de *φησί* et d'autres cas semblables. Quant au problème phonétique (*berēr* de **bheretor?*), je n'ose ni affirmer ni nier rien, les lois concernant *-t-* en arménien étant trop obscures; et quant à la syntaxe, je ne suis pas tout à fait sûr de l'interprétation des faits grecs. Mais

en tout cas la forme que M. Meillet a donnée à l'hypothèse (qu'il ne regarde que comme une hypothèse) me semble être la seule sous laquelle elle puisse séduire.

Mais d'autres linguistes ont cru pouvoir faire cas d'une forme verbale qu'on ne rencontre qu'après la période classique de la langue arménienne, et qui sert à distinguer le passif d'avec l'actif à l'imparfait. Tandis que l'actif continue à être exprimé par *berēr* 'il portait', on trouve comme forme passive *beriwr* 'il était porté'. C'est cette dernière forme qui a tenté quelques linguistes par son sens passif et par son aspect phonétique qu'on croyait plus aisément explicable en partant d'une forme moyenne, que ne l'était *berēr*. Mais en vérité la forme *beriwr* ne fait que susciter des difficultés. Si on la considère comme ancienne et comme la vraie forme moyenne, la forme *berēr* devient inexplicable; elle ne saurait alors être une forme héritée, et si on la déclare analogique, on se demande en vain sur quel modèle elle aurait été faite. Pour pouvoir maintenir que l'-r arménien est identique à l-r de l'italo-celtique, du tokharien et du hittite, il faut donc absolument écarter la forme *beriwr* et choisir la forme *berēr* comme point de départ. Mais comment écarter *beriwr*? On pourrait y voir une forme analogique faite sur le modèle de *beraw*, comme je l'ai proposé KZ XXXVIII 234 (à côté de 1., 2. sing. *berēi*, *berēir* on s'attendrait plutôt à une forme en *-ewr* comme résultat de l'action analogique; mais on sait qu'après la période classique les diphthongues *ew* et *iw* devant une consonne se sont confondues). Néanmoins cette explication laisse des doutes. Est-ce qu'une forme *beriwr* ou **berewr* pouvait résulter de l'équation

e-ber 'il porta' : *bera-w* 'il fut porté' = *berēr* 'il portait' : x

ou de quelque autre équation à laquelle invitait le système de conjugaison arménien? Après tout, les linguistes qui maintiennent que, malgré son absence dans l'arménien classique, *beriwr* est une forme ancienne, pourraient avoir raison. Mais alors je ne vois aucune autre possibilité que d'admettre que *berēr* contient un élément enclitique, et que *beri-w-r* en contient deux. Et j'avoue que c'est là la seule explication des formes arméniennes que je trouve vraisemblable.

33. Ainsi donc je ne crois pas qu'on puisse faire aucune objection décisive à la théorie que la conjugaison en *-r* est une innovation qui n'a jamais appartenu qu'à une

partie de la famille indo-européenne. On trouvera dans le livre de M. A. W. M. Odé, *De uitgangen met r van het deponens in het passivum in de indoeuropesche talen*, Haarlem 1924, quelques conjectures sur l'origine de cette innovation. Mais dans les détails nous ne pouvons en esquisser l'évolution, parce que nous ne savons en quoi a consisté le germe indo-européen qui a donné naissance à l'innovation. Mais nous pouvons affirmer avec confiance que parmi toutes les langues qui possèdent la conjugaison en *-r*, c'est le celtique qui a conservé le nombre le plus grand des traces qui un jour pourront nous révéler la route qu'a prise le développement. Si jamais il nous est réservé de pouvoir tracer en arrière cette route, ce sera le celtique qui nous guidera. Car c'est le celtique qui, grâce à cet esprit linguistique particulier qui a créé tant de bizarreries d'une époque plus tardive, a conservé sur ce champ toutes les irrégularités que les autres langues ont aplanies.

Il faut donc supposer que l'italo-celtique, le phrygien, le tokharien et le hittite ont constitué dans une antiquité reculée un groupe continu de dialectes de la langue-mère, et que plus tard ces branches ont été violemment séparées et éloignées l'une de l'autre, une partie pour dominer l'Europe, une autre pour s'épanouir et s'évanouir dans la mer de nations de l'Asie.

NOTES

P. 18. Qu'il s'agisse en effet, dans *paĩðk'təĩĩc* etc., du développement d'une voyelle très brève ^o dans un groupe de consonnes, non pas d'une nuance consonantique se propageant par contagion de la dernière consonne du groupe aux consonnes précédentes, c'est ce qu'il faut conclure de A *wəp'tsə*, *pəp'tsəkə*. S'il s'agissait d'un timbre consonantique, il fallait bien que *t* et *s*, qui ne notent qu'une seule consonne (une affriquée), eussent le même timbre; au contraire s'il s'agit d'une voyelle anaptyctique, il n'est que tout à fait naturel qu'elle ne se développe point entre *t* et *s*, ces deux lettres n'exprimant qu'un seul son.

P. 22. On connaît les étymologies qui ont été proposées jusqu'ici pour lit. *gemù*. La combinaison avec lat. *geminus* n'a rien de convaincant; c'est seulement l'identification avec la racine indo-européenne **g^uem-* 'venir' qui entre en concurrence avec l'étymologie que je viens de proposer. Mais je désire souligner que la glose *ἐβάθη· ἐγεννήθη* ne peut pas servir d'argument pour cette identification. D'abord *ἐβάθη* n'est pas une forme active, mais une forme passive; et puis, il n'est pas certain que *ἐβάθη* appartienne au paradigme de *βαίνω*; on peut le rapprocher du sanskr. *jā-s* 'descendance, enfant'.

P. 27. MM. Sieg et Siegling, Sitzb. d. pr. Ak. XXXIX (1908), p. 924, ne donnent *ĩəktəśśəłə* que comme forme du pluriel; mais le comitatif du singulier ne peut guère, d'après les paradigmes de ces savants allemands, avoir eu une autre forme que *ĩəktəśśəłə*.

P. 32 et suiv. La confusion des thèmes en *-ā-* et des thèmes en *-n-* (avec un nominatif en *-ō*) est sans doute due au développement d'un *ā* indo-européen en *o* qui a eu lieu sous certaines conditions dans le dialecte B. Les lois qui règlent ce développement sont encore obscures. Si l'on compare *procerə* 'frère', sanskr. *bhrātā*, et *mātəřə* 'mère', sanskr. *mātā*, ou *tāno* 'semence', sanskr. *dhānā*, *śno* 'femme', gr. *γυνή*, et *āsija* 'religieuse', qui peut faire supposer une accentuation indo-européenne sur la première syllabe (le préfixe négatif), on dirait que l'accent indo-européen est ici en jeu. *luwa* 'animal' concorderait avec la règle d'accent, s'il était permis de l'identifier au russe *lólja* 'chasse'; mais j'ignore si *-wj-* a pu donner *-w-* en tokharien, et à côté de *luwa* on trouve aussi *luwo* (MSL XVIII 395).

P. 39. Si l'on repousse la combinaison de *tsəlpetrə* avec lit. *telpū*, et qu'on se décide à y voir un composé dont le premier terme serait identique au latin *dē-*, tandis que le dernier terme contiendrait la racine *lip-* 'laisser' dont parle M. Hermann, KZ L 311, et qui a donné dans le dialecte B le dérivé *-ljipar* 'reste' (*peri-ljipar* 'le reste de la dette', MSL XIX 159), on entrevoit une possibilité d'expliquer le *ts-*, qui se trouverait ainsi dans la position devant un *ē* indo-européen. On pourrait admettre de même la présence d'un *ē* dans la syllabe radicale de *tsək-sentrə*, cf. v. sl. *žaxŭ* 'je brûlai', et dans la syllabe radicale de *tsatsā-pauwa*, cf. got. *gēbum* 'nous donnâmes'. La voyelle longue *ē* a pu se changer d'abord en *jā*; le *j* ainsi développé aurait été la cause de l'assibilation du *t* précédent; dans la syllabe de redoublement de *tsatsāpauwa* le *ts* serait analogique. Les recherches ultérieures montreront si cette explication est juste.

Si *ē* s'est changé d'abord en *jā*, la négation *mā*, i.-eur. **mē*, serait pour **mjā*; cf. *ljmāre* 'se couchèrent' (MSL XIX 160) à côté de *weiāre* 'ils dirent', *sākšāre* 'ils dirent'. L'hypothèse de la chute d'un *j* après la labiale dans *luwa* recevrait ainsi un commencement de preuve. Mais il ne faut pas oublier qu'un groupe de labiale + *j* n'est pas inconnu en tokharien: *pjāpjo* 'fleur', *aišaumji* 'savants', *naumjenta* 'objets précieux', *mjāskate* (*mjāskane*?) 'il échange' (MSL XVIII 14, 422), *šānmjare* 'proclamèrent', *šānmja* 'il a été proclamé' (MSL XVIII 2, 3), A *təmjo* 'pour cette raison' (Ed. Hermann, Silbenbildung im Griechischen, p. 347). Est-ce qu'il faut supposer *plj* dans *pjāpjo* (i.-eur. **bhlē-*), *mij* dans *aišaumji*, *mij* dans *naumjenta* (à côté de *naumijenta*) et *mjāskate* etc.?

INDEX

Sanskrit.

a-gamat 22
a-gāl 22
aśnāti 40¹
īśe 31
ukṣā 39¹
uru-ś 39
krī- 42
jā-s 53
dēva-s 46
drāti 22
dhānā 53
ni-bhālayati 33
bhrātā 53
mātā 53
vaśi-karōti 12

V. perse.

Čiθ^ra(n)taxma 38
Nabukudračara 38

Arménien.

berem etc. 49
berēr 50, 51
beriwor 51
dī-k^c 46
gelj 21
li 50
-oy (išoy) 10

Albanais.

-i (guri) 11²
-u (zogun) 11²

Slave.

p. *ciele* 39
drēmati 22
r. *loutja* 53
r. *perél'* 22
rěči 39²
žaxū 54
želati 21
r. *žilišče* 25
žiti 22
živati 32¹

Lituanien.

degū 39
gemū 22, 53
tekū 38
telpū 39, 54

Grec.

αἶσα 20
ἀνδράποδον 48 n.
βαίνω 53
γεννή 53
ἐβάθη 53
ἐθέλω 21
εὖρός, Εὐροτος 39
ζῆν 22
ἡγεμών 30, 31
θεός 46
θερμός 47¹
κεῖμαι 32¹, 36
κειμήλιον 48 n.
κηδεμών 31

πειθῶ 40 n.

πεπρωμένη 20
πρόβατον 48 n.
ῥίζα 32
στερεός 38
τετρόποδον 48 n.
τίς 39¹
φθίω 42
χαμαί 42
χθών 42

Osque.

aetis 20

Latin.

afficio 45
-āgō 33
aqua 40
aurum 34
de- 54
deus 46
dīco 46
dormio 22
ex 32¹
farrago 33
geminus 53
hemonem 32
imago 33
mentio 30
pacari 43
pars 20
placco 28
portio 20

<i>premo</i> 22		Phrygien.	<i>jakwe</i> 25, 40
<i>scribier</i> 43		<i>αδδαζει(ορ)</i> 44, 45, 45 ¹ ,	<i>jakwe</i> 25
<i>tepe</i> 39		47 ¹	<i>jam-</i> 41
	Celtique.	<i>αρεζαστιν</i> 46, 48 n.	<i>jamantrə</i> 17
irl. <i>ba-</i> 24		<i>βονοκ</i> 48 n.	<i>jāmorə</i> 42
— <i>bairgen</i> 33		<i>Γδανυαα</i> 46	<i>jāmtrə</i> 17
g. <i>bara</i> 33		<i>Γέρωη</i> 47 ¹	<i>jaši</i> 39 ²
irl. <i>bás</i> 24		<i>δεως</i> 46	<i>jalsi</i> 38
— <i>brithem</i> 31		<i>ειπειτιζμενος</i> 46	<i>jente</i> 25
— <i>caile, cailín</i> 26		<i>ζέλκια</i> 46, 47 ¹	<i>jöltse</i> 25
— <i>care</i> 28		<i>ζέμελεν</i> 48 n.	<i>jok-, joko</i> 40
v. celt. <i>carrago</i> 33		<i>ζεμελωσ</i> 46	<i>jparwe</i> 21 ¹
irl. <i>céte</i> 27		<i>ζοσεσαιτ</i> 46, 48 n.	<i>jsāmna</i> 21 ¹
— <i>cen, cene</i> 47 ¹		<i>ιος νι</i> 45 ¹	<i>jsélme</i> 20, 21 ¹
— <i>cét-, cétné</i> 42		<i>κε</i> 47 ¹	A <i>jukə</i> 25, 40
g. <i>cilydd</i> 27		<i>σα, σας, σεμουν</i> 46	<i>karjorə</i> 42
v. celt. <i>Cintugnatus</i> 42			<i>kektsēie, -ə</i> 29, 30, 31
irl. <i>cucht</i> 30		Tokharien.	<i>kəljin mę</i> 32 ¹
g. <i>cyntaf</i> 42		<i>aikemarə</i> 31	<i>kəljinīnie</i> 32 ¹
irl. <i>daig, dega</i> 40 n.		<i>aisk-</i> 42	<i>kənte</i> (A <i>kəntə</i>) 25
— <i>(co n-) derna</i> 45 ¹		<i>aiskemane</i> 25	<i>klautso</i> 30, 33
— <i>flaith</i> 29		<i>aišamīešše</i> 31	<i>kle</i> 26
g. <i>gwaladr</i> 29		<i>aišamə</i> 31	<i>kljaušantrə</i> 17
— <i>gwlad</i> 29		<i>aišaumji</i> 32, 54	A <i>knānmā</i> 25
— <i>gwraidd</i> 32		<i>aiššēiča</i> 28, 39	<i>krente, -ə</i> 28, 29 ¹ , 31
v. celt. <i>Petrucorii</i> 23		<i>ājorə</i> 42	<i>ksa</i> 26
bret. <i>plac'h</i> 26		<i>aknātse</i> 32 ¹	A <i>ksalune, B kselie</i> 23
v. celt. <i>setago</i> 33		<i>alečče, aletšsai</i> 39	24, 30
irl. <i>toimtiu</i> 30		<i>aljəkə</i> 26	<i>ktsailsəīnie</i> 42
v. celt. <i>Tricorii</i> 23		<i>amplākənte</i> 28, 32 ¹	A <i>k^ule</i> 18 n, 26
— <i>Vocorii</i> 23		<i>anājanle</i> 32 ¹	<i>k^use</i> 26
	Germanique.	A <i>ārkJant</i> 33 ¹	A <i>k^us ne</i> 45 ¹
g. <i>aih</i> 31		<i>ašija</i> 32, 32 ¹ , 53	<i>lāñə</i> 38
v. h. a. <i>bilidi</i> 33		<i>čake</i> 38	<i>lānte, -ə</i> 29, 31
v. n. <i>gerir rauđan</i> 45 ¹		<i>-čče</i> 39	<i>lelkor mę</i> 43
g. <i>gēbum</i> 54		A <i>čkāčarə</i> 39	A <i>lip-</i> 54
v. n. <i>hāttr</i> 30		<i>čmelə, čmentrə</i> 38	<i>ljam-</i> 21
m. h. a. <i>missen</i> 38		<i>ekaljmi</i> 32 ¹	<i>-ljipar</i> 54
suéd. <i>rike</i> 47 ¹		<i>empele</i> 32 ¹	<i>ljmāre</i> 54
m. h. a. <i>un-bil</i> 32 ¹		<i>ėsuwačča</i> 32 ¹	<i>luwa, -o</i> 53, 54
v. h. a. <i>uoquemilo</i> 48 n.		<i>ėsanatstse</i> 39	<i>lwasačče</i> 39
v. n. <i>veldi</i> 25		<i>išelmečči</i> 20	<i>mā</i> 54
m. h. a. <i>wizzen</i> 38		A, B <i>j-</i> 21 ¹	<i>malkwerə</i> 43
		<i>jairošə, jairu</i> 31	<i>mātərə</i> 53

<i>mę</i> 43	<i>ščire</i> 38	<i>wī</i> 23
<i>mjāskane (-te?)</i> 54	A <i>šéməl</i> 48 n.	<i>wītsako</i> 32, 33
<i>naum(i)jenta</i> 54	<i>šėsuwer</i> <i>mę</i> 43	<i>wlo</i> 29
A <i>ne</i> 45 ¹	A <i>šla-</i> , B <i>šle-</i> 27	<i>wročče</i> 39
<i>no</i> 43	<i>šno</i> 53	<i>wšāšle</i> 31
A <i>nōktaššōlō</i> 27, 53	A <i>šoši</i> 25	A <i>wše</i> 39 ²
<i>okso</i> 39 ¹	A <i>-ššōlō</i> 27	Hittite.
<i>oročče, orotse</i> 39	<i>šūwq, šwātsi</i> 32 ¹	<i>a-da-an-zi</i> 37, 38, 40
<i>palsko</i> 33	<i>šam-</i> 21	<i>a-ku-wa-an-zi</i> 40
<i>pañāk^otāññe</i> 18 n., 53	<i>škaste, škašče</i> 39	<i>da-ga-an</i> 41
<i>pañākte</i> 18 n.	<i>šuk^otō</i> 31	<i>da-āš-ki-iz-zi</i> 42
<i>pele</i> 32 ¹	<i>tākq</i> 45 ¹	<i>da-a-u-wa-ar</i> 42
<i>periljipar</i> 54	<i>tāno</i> 53	<i>e-iz-za-at-le-ni</i> 37, 38, 40
<i>pāk^oš^otər, pākšalle</i> 18 n.	<i>teki</i> 39 ²	<i>e-ku-ut-le-ni</i> 40
A <i>pəł^otsəkō</i> 33, 53	<i>telemošō</i> 38	<i>gi-im-ma-an-za</i> 42
<i>pālskāte</i> 33	A <i>təmjo</i> 54	<i>ha-an-te-iz-zi-iš</i> 42
A <i>pənlō</i> , B <i>piñkte</i> 25	<i>tətmaskentrō</i> 38	<i>hal-ki-iš</i> 46
<i>pjāpjo</i> 54	<i>tkāčērō</i> 38	<i>hu-iš-nu-zi</i> 42
<i>ptāki</i> 28	A <i>tkq, tkq-nikət</i> 41	<i>i-ja-mi, i-ja-ši, i-ja-zi</i> 41
<i>pročērō</i> 38, 53	<i>tmaskentrō</i> 38	<i>i-ja-u-wa-ar</i> 42
A <i>rake</i> 39 ²	<i>tsatsāpauwa</i> 39, 54	<i>ki-it-la-ri</i> 36
<i>reki</i> 39 ²	<i>tsəksentrō</i> 39, 54	<i>ki-ja-an-la-ri</i> 36
<i>sākšāre</i> 54	<i>tsəłpetrō</i> 39, 54	<i>nu</i> 43
A <i>sāle</i> , B <i>sālji</i> 39 ²	<i>walo</i> 29	<i>te-c-kán</i> 41
<i>sojo</i> 39 ¹	<i>wašamniašše</i> 30	Élamite.
<i>stam-</i> 21	<i>wašamo, wašmoñ</i> 30, 31	<i>Si-iš-ša-an-tak-ma</i> 38
<i>stāre</i> 21	A <i>we</i> 23	Babylonien.
<i>šaišše</i> 25	<i>wenāre</i> 54	<i>Nabū-kudurri-ušur</i> 38
<i>šajemō</i> 22	<i>weskau</i> 18 n.	<i>Ši-it-ra-an-taḥ-ma</i> 38
<i>šakō</i> 31	<i>wes^ošq, wes^oššolle, wesšē-</i>	Finnois.
<i>šāmna</i> 21 ¹ , 32	<i>nča</i> 18 n.	<i>vesi</i> 39
<i>šamtsi</i> 21	A <i>wəłō</i> 29	
<i>šānmja(re)</i> 54	A <i>wəł^otsō</i> 25, 53	
<i>šaumon</i> <i>mę</i> 32	A <i>wəntō</i> 25	

